

Le Monde

EUROPE

Grande-Bretagne

REUNIS EN CONGRÈS A BRIGHTON

Les travailleurs doivent s'interroger sur les conséquences des mutations politiques et sociales

Le congrès du parti travailliste britannique, qui devait s'ouvrir le dimanche 27 septembre, à Brighton, a été précédé par une lutte d'influence entre M. Benn, chef de file de l'aile gauche, et Hensley, soutenu par les modérés, pour le poste de leader adjoint (« Le Monde » du 26 septembre).

Les délégués du Labour doivent s'interroger sur les conséquences que pourraient avoir, pour leur parti, les transformations observées depuis quelques années dans la société britannique. Ils doivent aussi se préoccuper de l'impact provoqué par l'apparition d'une nouvelle formation, qui se réclame de la social-démocratie (S.D.P.),

De notre correspondant

La déviation du système des partis reflète finalement la désintégration de l'économie et les transformations de la société britannique. L'existence de deux grands partis traduit la division de cette société en deux classes antagonistes, schéma qui ne correspond plus à l'évolution des dernières années. L'apparition d'un centre réformiste serait ainsi l'affirmation d'une nouvelle classe moyenne, de même que la substitution du Labour au parti libéral dans les années 20 avait confiné l'existence politique de la classe ouvrière.

En l'absence des prochaines élections générales, qui ne devraient pas avoir lieu avant 1983 ou 1984, l'alliance entre les libéraux et les sociaux-démocrates pour la formation d'un parti unique, qui jouerait un rôle de pivot d'appui. En outre, l'introduction du scrutin proportionnel ne manquerait pas de provoquer des réajustements dans la « gauche » conservatrice et la « droite » travailliste.

DANIEL VERNET.

Pologne.

La deuxième phase du congrès de Solidarité pourrait durer deux semaines

La deuxième phase du congrès de Solidarité s'est ouverte, ce samedi 26 septembre, à Gdansk. Elle doit, en principe, durer jusqu'au 3 octobre, mais pourrait prolonger ses travaux de quelques jours. Une certaine nervosité se manifeste dans le camp de la gauche, en raison des tensions des forces extrêmes du sein de Solidarité, qui assèdent l'ensemble de cette organisation des buts et des actions qui ne respectent pas les statuts et portent atteinte aux principes du système socialiste.

Le Parlement attend le congrès de Solidarité libre et organisé conformément à ses principes de programme et des buts fondamentaux de l'économie. Le congrès de Solidarité, qui s'ouvre à Gdansk, a été précédé par une lutte d'influence entre M. Mazowiecki, chef de file de l'aile gauche, et M. Giermek, soutenu par les modérés, pour le poste de leader adjoint (« Le Monde » du 26 septembre).

M. Mazowiecki, a-t-il été précédé par une lutte d'influence entre M. Mazowiecki, chef de file de l'aile gauche, et M. Giermek, soutenu par les modérés, pour le poste de leader adjoint (« Le Monde » du 26 septembre).

Cette affaire a commenté l'ensemble du congrès. Elle a été précédée par une lutte d'influence entre M. Mazowiecki, chef de file de l'aile gauche, et M. Giermek, soutenu par les modérés, pour le poste de leader adjoint (« Le Monde » du 26 septembre).

Le congrès, qui doit durer deux semaines, a été précédé par une lutte d'influence entre M. Mazowiecki, chef de file de l'aile gauche, et M. Giermek, soutenu par les modérés, pour le poste de leader adjoint (« Le Monde » du 26 septembre).

Le congrès, qui doit durer deux semaines, a été précédé par une lutte d'influence entre M. Mazowiecki, chef de file de l'aile gauche, et M. Giermek, soutenu par les modérés, pour le poste de leader adjoint (« Le Monde » du 26 septembre).

AFRIQUE

Algérie

« Révolution africaine », organe du F.L.N. s'en prend vivement aux communistes

De notre correspondant

Algérie. — La rupture entre les communistes algériens et le F.L.N. est-elle proche, voire consommée ? On peut se poser la question après la publication, vendredi 25 septembre, d'un numéro de « Révolution africaine », organe central du parti unique. Les communistes reprochent au F.L.N. de ne pas avoir tenu ses engagements, notamment en ce qui concerne la mise en œuvre de la révolution.

Le F.L.N. répond en substance que les communistes ont eux-mêmes provoqué la rupture. Il y a eu, selon lui, une déviation de la révolution, une déviation qui a conduit le F.L.N. à se séparer des communistes.

Le F.L.N. répond en substance que les communistes ont eux-mêmes provoqué la rupture. Il y a eu, selon lui, une déviation de la révolution, une déviation qui a conduit le F.L.N. à se séparer des communistes.

Le F.L.N. répond en substance que les communistes ont eux-mêmes provoqué la rupture. Il y a eu, selon lui, une déviation de la révolution, une déviation qui a conduit le F.L.N. à se séparer des communistes.

Le F.L.N. répond en substance que les communistes ont eux-mêmes provoqué la rupture. Il y a eu, selon lui, une déviation de la révolution, une déviation qui a conduit le F.L.N. à se séparer des communistes.

UNE DÉCISION CULTURELLE IMPORTANTE

Des départements de littérature et de dialectes populaires vont être créés dans quatre villes universitaires

De notre correspondant

Algérie. — M. Abdelhak Benrabia, ministre de l'Enseignement supérieur, vient d'annoncer, au cours d'un entretien télévisé, la création prochaine de quatre départements de littérature et de dialectes populaires dans quatre villes universitaires (Oran, Alger, Constantine et Annaba).

La création de ces départements est une décision importante. Elle vise à promouvoir la culture populaire et à renforcer l'enseignement de la littérature et des dialectes populaires.

La création de ces départements est une décision importante. Elle vise à promouvoir la culture populaire et à renforcer l'enseignement de la littérature et des dialectes populaires.

La création de ces départements est une décision importante. Elle vise à promouvoir la culture populaire et à renforcer l'enseignement de la littérature et des dialectes populaires.

La création de ces départements est une décision importante. Elle vise à promouvoir la culture populaire et à renforcer l'enseignement de la littérature et des dialectes populaires.

Yugoslavie

SOUS LE PAVILLON DU KOSOVO. — Le Parlement de la région autonome a remplacé le chef du gouvernement local, M. Bahrir Orucic, et le président de la Chambre, M. Dusan Ristic, démissionnaires. M. Ristic a démissionné en raison de sa déviation de la révolution. M. Orucic a été élu à la présidence du Parlement. Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement.

Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement. Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement. Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement.

Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement. Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement. Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement.

Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement. Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement. Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement.

Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement. Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement. Le Parlement a également élu M. Ristic à la présidence du Parlement.

Libres opinions

On n'embastille pas Bouabid

par CHARLES-ANDRÉ JULIEN (*)

ONDAMME dans l'air par la justice française. M. Bouabid connaît la prison d'attente pour un an en attendant son procès. Le procès de Bouabid est une affaire d'importance.

Le procès de Bouabid est une affaire d'importance. Le procès de Bouabid est une affaire d'importance. Le procès de Bouabid est une affaire d'importance.

Le procès de Bouabid est une affaire d'importance. Le procès de Bouabid est une affaire d'importance. Le procès de Bouabid est une affaire d'importance.

Le procès de Bouabid est une affaire d'importance. Le procès de Bouabid est une affaire d'importance. Le procès de Bouabid est une affaire d'importance.

Le procès de Bouabid est une affaire d'importance. Le procès de Bouabid est une affaire d'importance. Le procès de Bouabid est une affaire d'importance.

Le procès de Bouabid est une affaire d'importance. Le procès de Bouabid est une affaire d'importance. Le procès de Bouabid est une affaire d'importance.

DANIEL JUNKA.

**Fes de Solidaritat
feminina**

Le Sénat pose des conditions au maintien de l'aide au Salvador

L'ANCIEN PRÉSIDENT

SERAIT GRAVEMENT MALADE

Si la Sénat ne recevait pas des assurances dans ce sens, il suspendrait l'aide au Salvador. Mais, dans un memorandum accompagnant sa motion, la majorité du Sénat précise qu'elle n'entend pas contraindre Washington à supprimer l'assistance militaire et économique au Salvador si une reconnaissance de la gentilité ou l'intervention de « forces extérieures » rendaient inadmissibles les conditions mises à la poursuite de l'aide américaine. Malgré cette réserve importante, la Maison Blanche considère que le vote du Sénat contrarie son effort en vue de soutenir la lutte dans sa lutte contre le Front de libération ostional.

L'opposition en exil tente de coordonner ses efforts contre le régime de M. Duvalier

M. de la Madrid Hurtado
est le candidat du parti gouvernemental
à l'élection présidentielle de 1982

**Mme Gandhi entend développer les relations de son pays
avec l'Asie du Sud-Est et l'Océanie**

PATRICK FRANCES

la suppression des mesures discriminatoires adoptées à l'égard des Haïtiens travaillant à la Martinique et à la Guadeloupe : L'arrivée des socialistes au pouvoir a cependant évité à la France de fléchir au banc des accusés : le P.S. a approuvé la conférence, qui a reçu en outre le soutien de plusieurs personnalités en particu-

vous e
Vous é
Vous d
conven
Vous é
du Cré
Vous é
nationa
Vous v
vos che

**ASSOCIATION ENTREPRISES
Président : Emile V.
3, AV. RAYMOND POINCARÉ**

Vous ne voulez pas devenir le
traîtres d'un Etat-patron.
Vous êtes les seuls à ne pas av
consultés.
Vous participerez à la Conve
Nationale du 1^{er} octobre.
Vous ferez entendre votre voi
les Banques et l'Etat...
Pour tout renseignement sur
programme de cette Convent

TOBACCO

Chefs d'Entreprise Français vous êtes concernés

Convention Nationale
Liberté du Chef d'Entreprise et
Nationalisation du Crédit

Vous êtes chefs d'entreprise.
Vous êtes les premiers concernés.
Vous devez participer à cette convention.
Vous êtes les utilisateurs quotidiens du Crédit.
Vous êtes impliqués par sa nationalisation.
Vous voulez préserver la liberté de vos choix.

**Vous ne voulez pas devenir les sous-traitants d'un Etat-patron.
Vous êtes les seuls à ne pas avoir été consultés.
Vous participerez à la Convention Nationale du 1^{er} octobre.
Vous ferez entendre votre voix entre les Banques et l'Etat...
Pour tout renseignement sur le programme de cette Convention**

ASSOCIATION ENTREPRISE ET CREDIT
Président : Emile Véron, PDG Majorelle
RAYMOND POINCARÉ 75116 PARIS. TEL: 500.66.19

Les relations industrielles et commerciales avec Ryad connaissent une évolution favorable

L.P. Reider J. CLAUDE FRANCILLON.

1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 2679, 26

صحة من الاجل

Le Monde

politique

APRÈS LA CONFÉRENCE DE PRESSE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

A L'ÉTRANGER

La « Pravda » qualifie d'« absurde » l'hypothèse stratégique de M. Mitterrand

De notre correspondant

Moscou. — La presse soviétique revient en peu plus longuement, au cours de la semaine, sur la conférence de presse de M. Mitterrand et la fait d'une manière plutôt négative. La Pravda se rapproche en fait de la ligne officielle d'exporter « son soutien aux intentions des États-Unis de voler l'indépendance aux peuples opprimés et d'établir la suprématie militaire et politique des États-Unis sur le monde ».

Selon la Pravda, si M. Mitterrand a bien reconnu que l'Europe occidentale n'est pas une menace pour la sécurité internationale, il a aussi essayé de présenter la Chine comme une menace pour la sécurité internationale, ce qui est une accusation sans fondement.

Un signe de bonne volonté

Enfin, note le quotidien du P.C.U.S., le président a confirmé que la France pourrait avoir des bases militaires dans la région du golfe Persique, ce qui est une affirmation sans fondement.

confirmé que la petite phrase de M. Mitterrand sur l'absence d'agression des forces armées de l'Ouest n'a pas suffi à réduire la tension qui continue de régner entre Paris et Moscou. Même si l'on peut interpréter la non-publiation par l'agence Tass en français des citations soviétiques, on estime que la réaction de Moscou comme celle-ci est un signe positif, il est clair que les Kramlins attendent de la France d'autres signes pour réduire la tension plus confiante.

Le texte du texte est en fait la citation des passages qui conviennent à leur propre système. Selon la Pravda, si M. Mitterrand a bien reconnu que l'Europe occidentale n'est pas une menace pour la sécurité internationale, il a aussi essayé de présenter la Chine comme une menace pour la sécurité internationale, ce qui est une accusation sans fondement.

La lecture évoque également les propos tenus par M. Mitterrand sur la situation en France-Orient et l'absence aux pays en voie de développement.

Thomas Ferenzi

Jérusalem se garde de tout commentaire pour préserver l'avenir

De notre correspondant

Jérusalem. — La conférence de presse de M. Mitterrand a fait l'objet de larges commentaires dans les journaux et dans les bulletins de radio ou de télévision. Mais sans commentaires, aucune réaction, ni officielle, ni officieuse.

Ce silence délibéré n'est pas un signe d'indifférence, comme les dirigeants ont préféré se taire, plutôt que de souligner son sentiment les aspects « positifs » — par exemple l'approbation du processus de Camp David ou la volonté française de garantir la sécurité israélienne — mais aussi les aspects négatifs, tels que la reconnaissance du droit des Palestiniens à une patrie ou le soutien apporté au plan de paix israélien.

Cette prudence vis-à-vis de l'hypothèse d'un sensible amélioration des rapports franco-israéliens, qui devrait être confirmée.

avec état long des prochains voyages en Israël de M. Chirac et Mitterrand, préparés par M. Arafat.

Ces visites, impatiemment attendues, ont de la plus grande importance pour les Israéliens, plus que jamais soucieux de rompre leur isolement sur la scène internationale et qui ont guère oublié les déceptions de l'été dernier.

En l'absence de tout commentaire officiel, les médias israéliens ont tenté de tirer des conclusions de la conférence de presse de M. Mitterrand.

FRANÇOIS CORNU.

DÉCEPTION RELATIVE CHEZ LES PALESTINIENS DE CISJORDANIE

Jérusalem (A.P.F.). — Les premières réactions palestiniennes de Cisjordanie à la conférence de presse de M. Mitterrand ont été déçues. Elles ont exprimé une certaine déception. Les plus favorables ont été celles de Gaza, où M. Arafat a déclaré que la conférence de presse de M. Mitterrand était une étape importante dans le processus de paix. Mais les plus déçues ont été celles de Ramallah, où M. Arafat a déclaré que la conférence de presse de M. Mitterrand était une étape importante dans le processus de paix.

GAULLE ET GUILLER

Dans ses premières éditions du 26 septembre, le Monde prétend de dire aux lecteurs l'éditorial d'André Malraux, à propos de la conférence de presse de M. Mitterrand : « Un grand gaullien ».

Malraux, corrigé aux éditions suivantes, car il s'agissait, bien entendu, d'un « bon gaullien ». Ce n'est, a priori, pas la même chose. En effet, si cet article a été publié dans le Monde, c'est parce qu'il était considéré comme un bon gaullien. Mais, en fait, il ne l'était pas. C'est pourquoi, dans les éditions suivantes, il a été corrigé.

ANDRÉ PASSERON.

Comparaisons

Jusqu'à une époque récente, le pluralisme en matière d'information ne pouvait s'appliquer qu'à la presse écrite et, à un moindre degré, aux radios, grâce à l'existence des magnétophones. La multiplication des magnétophones rend maintenant possible la comparaison des informations télévisées.

Le résultat peut être étonnant. Surtout, certes, des mêmes lieux, les journaux de 20 heures des deux chaînes de télévision du vendredi 25 septembre se ressemblaient comme deux frères.

Le résultat peut être étonnant. Surtout, certes, des mêmes lieux, les journaux de 20 heures des deux chaînes de télévision du vendredi 25 septembre se ressemblaient comme deux frères.

Antenne 2 avait suscité les commentaires d'un petit patron, avait montré les réactions, peu favorables, des dames membres d'un club d'investissement et dont on devine ce qu'il a pu déclarer, TP 1, rien.

À cela, TP 1 a eu le droit de répondre que le jour même, à l'heure du déjeuner, M. Edgar

Faure avait fait part en direct de ses sentiments, bien balancés, sur la prestation de M. Mitterrand, qu'il avait également été rapportées les réactions étrangères et mentionnées les éditoriaux de la presse (du matin).

La portée d'une telle réplique demeure limitée dans la mesure où « le » journal télévisé est celui du soir, ne serait-ce que parce qu'il a une bonne partie des Français ne regardent pas la télévision, dont l'audience est donc, à midi si la soirée, sans commune mesure.

Ne pouvant, compte tenu aussi qu'une bonne partie des Français étaient au travail au moment où parlait M. Mitterrand, rééditer la conférence dans la soirée sur l'une des chaînes. Le débat sur la peine de mort a été diffusé en direct, y compris pour les témoins du soir, sur FR 3. Le plus intéressant de ces deux événements n'est pourtant pas forcément ce débat.

Quoi qu'il en soit, plus d'un quart d'heure à Antenne 2 et à Antenne 1 n'a démontré pas de manière absolue, définitive et incontestable, qu'Antenne 2 soit davantage dans la vraie que TP 1. Mais il y a lieu de penser que les deux chaînes ne pourront avoir raison en même temps, semble-t-il. — Ph. B.

Les réactions

M. Antoine Pinay, ancien président du conseil, déclare dans un communiqué publié vendredi 25 septembre dans le Figaro le fait que M. Mitterrand est un homme intelligent qui connaît les problèmes, mais qui est incapable de les résoudre.

La Fédération nationale des anciens combattants en Algérie, Marne et Tunisie (F.N.A.C.), dans un communiqué publié vendredi 25 septembre, déclare avoir « pris connaissance avec satisfaction des déclarations du président de la République à propos du 19 mars 1957 ».

M. Jean Chabronnet, ancien ministre, déclare dans un communiqué publié vendredi 25 septembre la conférence de presse de M. Mitterrand a été une victoire pour la République. « M. Mitterrand a été un homme intelligent qui connaît les problèmes, mais qui est incapable de les résoudre ».

La Fédération française des associations des combattants et victimes de guerre (F.F.A.C.), dans un communiqué publié vendredi 25 septembre, déclare avoir « pris connaissance avec satisfaction des déclarations du président de la République à propos du 19 mars 1957 ».

M. Pierre Bauby, secrétaire politique du parti communiste français, déclare dans un communiqué publié vendredi 25 septembre la conférence de presse de M. Mitterrand a été une victoire pour la République.

La Fédération française des associations des combattants et victimes de guerre (F.F.A.C.), dans un communiqué publié vendredi 25 septembre, déclare avoir « pris connaissance avec satisfaction des déclarations du président de la République à propos du 19 mars 1957 ».

«CAPITAINES» ET «GÉNÉRAUX» La réforme de l'ENA s'inscrit dans celle de l'ensemble de la fonction publique

de notre correspondant

Le problème de la réforme de l'École nationale d'administration (ENA) est de nouveau à l'ordre du jour. Fondée en 1945 par le général de Gaulle à l'initiative de M. Michel Debré pour remplacer aux instances de l'État les hauts fonctionnaires de l'ancien régime, l'ENA a été créée dans une optique de réforme de l'État.

M. Le Fort a esquissé une possible réforme en soulignant l'importance de la fonction publique et de la fonction publique et de la fonction publique.

Le ministre souhaite rétablir la parité numérique avec le corps des professeurs de l'enseignement supérieur. Il souhaite également rétablir la parité numérique avec le corps des professeurs de l'enseignement supérieur.

Le ministre souhaite rétablir la parité numérique avec le corps des professeurs de l'enseignement supérieur. Il souhaite également rétablir la parité numérique avec le corps des professeurs de l'enseignement supérieur.

Cette conception correspond exactement à celle exprimée par M. Mitterrand dans sa conférence de presse du 26 septembre.

Cette conception correspond exactement à celle exprimée par M. Mitterrand dans sa conférence de presse du 26 septembre.

Cette conception correspond exactement à celle exprimée par M. Mitterrand dans sa conférence de presse du 26 septembre.

Cette conception correspond exactement à celle exprimée par M. Mitterrand dans sa conférence de presse du 26 septembre.

Cette conception correspond exactement à celle exprimée par M. Mitterrand dans sa conférence de presse du 26 septembre.

Dès demain vivez à Nice, vue sur mer

Azurelle

Dominant la Baie des Anges, 3 luxueux petits immeubles offrent encore quelques très beaux appartements, 3 et 4 pièces, tous prolongés par terrasse, balcon ou loggia. Piscine privée dans jardin.

Livraison immédiate

ANNE AUSSER PHENICIA

CAFFRE

321.47.93

l'entrepôt franch berol

VENTES DIRECTES EN ENTREPÔT DE VÊTEMENTS GROUPÉS SUR 1.500 m²

Une nouvelle formule de vente pour une réelle économie!

Frank Berol offre à des prix incroyables une grande variété de vêtements hommes, femmes, enfants spécialement choisis pour son équipe de stylistes.

Apprenez par huit usines, Frank Berol ne peut pas tout faire, mais il peut tout faire dans la qualité, le choix ou le meilleur prix.

Frank Berol offre à des prix incroyables une grande variété de vêtements hommes, femmes, enfants spécialement choisis pour son équipe de stylistes.

société

ÉDUCATION

MENACES SUR LES INNOVATIONS D'UNE ECOLE MATERNELLE DE ROUBAIX

De notre envoyé spécial

cher, à revenir sur des incompatibilités susceptibles d'engendrer des troubles pour le voisinage, sinon pour l'ordre public ». Mme Carlier n'entend pas céder : maintenant dans l'école maternelle, la local doit, selon elle, servir au suivi scolaire des adolescents, puisqu'ils en font la demande.

L'inspecteur d'académie, directeur des services départementaux d'éducation de la Région, n'est pas d'accord : « Il y a bien un désajustement de locaux », affirme-t-il. Il ajoute que cette initiative a mis fin à l'unicité de vue dans l'école : trois institutions sur six ont demandé à changer d'affectation ». Sa préoccupation essentielle : que la Limace brève ne vienne pas compromettre une longue expérience d'ouverture à l'extérieur.

quartier neut de Roubaix, l'Alma-gare. Aussi a-t-il demandé au directeur de l'école normale de Douai d'évaluer le pédagogique de la Limace bleue. Dans l'attente, il demande à l'école de se conformer aux « principes communs » des établissements préscolaires.

Le dialogue est rompu : Mme Caille refuse en effet de se soumettre à l'inspection d'un inspecteur qui a nié le principe des « recherches spontanées », venues de l'équipe enseignante. Elle se désole. L'inspecteur démentement, M. March, reconnaît qu'« il y a très peu de pleintes des parents ». Et les

Boria Vian, dans l'Arreche-cœur. Un jour de 1978, les institutrices de l'école maternelle Jean-Macé, à Bou-

(1) Cf. Jean Piaget, *La Psychologie de l'enfant*, « Que sais-je ? », P.U.F., pages 66 et 67.

Sans doute le propos nécessite-t-il quelques rappels. A l'origine, une

ANTISÉMITES

activités dans chaque classe le matin, également en ateliers libres l'après-midi. A cette réorganisation de l'espace et du temps s'ajoute bientôt la découverte d'un outil pédagogique : le « jeu symbolique ».

concentration, s'est exclamé :
« La bête immonde n'est pas
encore morte et ne demande
qu'à frapper (...). Ce que je
vous rapproche par-dessus tout,
c'est, plus encore que la bêtise
en elle-même, l'ignominie de ses écrits, la
perversion de l'esprit à laquelle
ils peuvent amener. C'est être
un malheur mal que vous vous
contentiez de passer entre
nostalgiques du lit ! Relch vous
châmes rancias à vos rancures,
mais vous avez voulu en entraî-
ner d'autres à commettre cou-

me, luxe et harmonie.

De son côté, l'avisuel de la défense, M. Lebentol, plaide, non pour défendre l'idéologie de son client, mais pour le principe même de la liberté d'expression : « On ne pourra jamais empêcher les gens de penser ce qu'ils veulent, mais on les empêchera de publier. C'est grave. L'expression est la première prévention contre la violence ».

LA VOLONTÉ DE
BONNE COMPTABILITÉ

1) N.D.L.R. — Allusion probable à la loi du 4 juin 1970, dite loi « anticasseurs » ou à la loi antiterrorisme du 1^{er} juillet 1972, toutes deux alors que M. René Pélissier était garde des sceaux.

LES POURSUITES CONTRE UNE PUBLICATION ANTISÉMITES

Un « lynx » nostalgique

de l'existence des camps de concentration puisque, disait-il, Mme Simone Veil en était responsable.

la longue liste des camps de concentration, s'est exclamé :
« Le bémol immonde n'est pas encore mort et ne demande qu'à frapper (...) ». Ce que je vous rapproche par-dessus tout, c'est, plus encore que le bémol, l'apogée de vos écrits, la dernière œuvre, celle qui nous révèle ce que nous pouvons aimer. C'est être un malheure mal que vous vous contentiez de repasser entre nostalgiques du II^e Reich vos réminiscences à vos rancœurs, mais vous avec voulu en entraînant d'autres à commettre également ce déshonneur contre l'esprit.

On, ça, c'est l'argent !
M. Ride a réclamé six mois
d'emprisonnement avec possibi-
lité de sursis au 100 000 francs
de dommages-intérêts.

Ou son côté, l'avocat de la
défense, M^{re} Lebeault, plaide,
on peut défendre l'idéologie
de son client, mais pour le
prix principal, même de la liberté
d'expression ? On ne pourrait
jamais empêcher les gens de
penser ce qu'ils veulent, mais
on les empêchera de publier.
C'est grave. L'expression est
la première prévention contre
la violence ».

Dans la salle, quelques sym-
pathisants étaient venus soule-
ver M. Petit, et, parmi eux,
M. Mark Erdmann, qui devait

déclarer : « Tous les mouvements ont subi une répression à leur début ; c'est normal que nous le subissions, mais nous parviendrons à en sortir. Nos idées existent. »

Jupement le 18 octobre.

JACQUELINE MEILLON.

(1) N.D.L.R. — Allusion probable à la loi du 4 juin 1960, dite loi « antirégimes » ou à la loi antirégimes du 1^{er} juillet 1972. Toutes deux alors que M. René Pélissier était garde des sceaux.

Al cœur de Nice : calme, luxe et harmonie.

PHENICIA

Un quartier résidentiel entre la mer et le Mont Fabron. Commerces et écoles à proximité. Le centre de Nice à quelques minutes. Sur une éminence, dans un joli jardin paysager, un élégant immeuble. 30 appartements seulement, du studio au 5 pièces. Avec balcon, loggia, terrasse et vue sur mer.

C'est la résidence PHENICIA :
un placement confortable.

Surface : 30,75 m² + balcon 8,80 m² - 37,55 m².

Prix fermé et définitif
des réservations.





4, Place Pascal Dauray
7000 NICE

(1) 321.47.93

Veuillez adresser une documentation sur : Azurelle ☐ Phénicia ☐

Nom _____ Prénom _____

Tél. fixe _____ Tél. Domic. _____

Adresse _____

Le Monde

équipement

PÊCHE

Des divergences « sérieuses » persistent entre Paris et Londres

De notre correspondant

Londres. — En visite à Londres à l'occasion de la journée mondiale de la mer organisée par l'initiative de l'O.M.C.I. (Organisation internationale de la navigation maritime), M. Louis Le Pen, ministre de la mer, a eu un entretien le 25 septembre avec M. Peter Walker, ministre britannique de l'Agriculture, chargé aussi des problèmes de la pêche, pour préparer le conseil des ministres de la C.E.E. consacré à la pêche qui aura lieu mardi prochain 29 septembre.

M. Le Pen a indiqué que le rapport avait été « sérieusement » et que l'on avait travaillé « sur des bases », dans une atmosphère empreinte de franchise. Les qua-

tre thèmes dominants dans les rencontres franco-britanniques, « accès aux zones de pêche », répartition des quotas de capture entre États membres, amélioration de l'organisation communautaire des marchés, relations avec les pays tiers. Le ministre français n'a pas caché que la question du libre accès aux zones de pêche constitue « l'obstacle le plus sérieux » à un accord.

Les deux délégations sont tombées d'accord pour mener une « analyse objective » des intérêts en cause afin de dégager les conditions d'un accord communautaire « satisfaisant pour les deux parties », a précisé M. Le Pen, « à Paris ».

ISABELLE SAINT-LEGER

présente "J'ECOUTE UN NOUVEAU JOUR"

Textes de : Colette, J.M.G. Le Clezio, H. Miller, J. Rys, A. Blondau, R. Olivier

du 22 septembre au 4 octobre
THEATRE MARIE STUART
4 rue Marie Stuart, PARIS 2^e - Tél. 508.17.80

RESERVATION AU THEATRE



INFORMATIQUE ET ROBOTIQUE A LA FOIRE DE MARSEILLE

Invité à présider l'inauguration de la cinquante-septième Foire internationale de Marseille — qui s'est placée sous le signe de l'informatique et de la robotique — M. Pierre Dreyfus, ministre de l'Industrie, s'est adressé aux responsables de l'Expo, auxquels il a remis un diplôme de reconnaissance. M. Dreyfus a souligné l'importance de la Foire de Marseille pour la région provençale. M. Dreyfus s'est vu remettre par le maire de Marseille, M. Gaston Defferre, un diplôme de reconnaissance.

M. Dreyfus a souligné l'importance de la Foire de Marseille pour la région provençale. M. Dreyfus s'est vu remettre par le maire de Marseille, M. Gaston Defferre, un diplôme de reconnaissance.

FAITS ET PROJETS

MANIFESTATION LORS DE L'INAUGURATION DE LA LIAISON T.G.V. PARIS-GENÈVE

Le ministre français des transports, M. Charles Fiterman, a présidé le 26 septembre, à Paris, la manifestation d'inauguration de la ligne T.G.V. Paris-Genève. M. Raymond Provençal, secrétaire d'État aux transports, a également participé à la cérémonie. La manifestation a été marquée par la présence de nombreux élus locaux et nationaux. M. Fiterman a souligné l'importance de cette ligne pour le développement économique de la région lyonnaise.

PERSPECTIVES FINANCIÈRES INCERTAINES POUR L'AIR FRANCE

La compagnie Air France s'attend à une perspective financière incertaine pour l'année 1981. M. Pierre Gaudet, président de l'entreprise, a fait part, jeudi 24 septembre, au ministre des transports, M. Charles Fiterman, de la situation financière de la compagnie. M. Gaudet a souligné les difficultés rencontrées par la compagnie en raison de la dégradation des conditions de travail des pilotes et du personnel de cabine.

LA S.N.C.F.

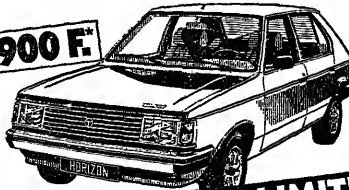
N'EST PAS EN FAIBLETTE, DÉCLARE SON ANCIEN PRÉSIDENT, M. PEISSIER

Dans une interview au Quotidien de Paris du 25 septembre, M. Jacques Peissier, ancien président du conseil d'administration de la S.N.C.F., répond aux accusations portées par M. Charles Fiterman, ministre des transports, sur la situation financière de la S.N.C.F. M. Peissier déclare que la S.N.C.F. n'est pas en faiblesse et qu'elle dispose d'une situation financière saine.

ULTRA EQUIPÉE

GRIS METALLISÉ • BANDES NOIRES SUR LES FLANC • TISSU ECOSSAIS SUR LES SIÈGES • ESSUIE-GLACE ARRIÈRE • FEU ARRIÈRE DE BROUILLARD • APPUIS-TÊTE AVANT • 4 ROUES EN ALLIAGE • PNEUS LARGES • AUTO-RADIO LECTEUR DE CASSETTES STEREO •

39 900 F*



UNE SÉRIE ULTRA LIMITÉE

HORIZON ULTRA

TALBOT

Modèle présenté : Talbot Horizon Ultra motorisé 1982. Caractéristiques normées (PMG) à 90 km/h : 6,1 l/100 km, à 120 km/h : 8,1 l/100 km, cycle urbain 9,8 l/100 km. Talbot a choisi Shell. *Taux de TVA en vigueur au 1er septembre 1981.

CARNET

Décès
— M. Yves Bonnet, Chacotte et Thémis.
— M. et Mme Guy Demoulin, Xavier et Laure.
— M. et Mme Michel Demoulin, Claire, Laure, et Laure.
— M. et Mme Pierre Vernet, Philippe, Bruno et Laure.
— M. et Mme Jean Gremont et leurs enfants.
— M. et Mme Jules Rivet et leurs enfants.
— M. et Mme Jules Rivet et leurs enfants.
— M. et Mme Jules Rivet et leurs enfants.

Remerciements
— Mme Carven - Grog.
— M. et Mme Grog.
— M. et Mme Grog.
— M. et Mme Grog.
— M. et Mme Grog.
— M. et Mme Grog.
— M. et Mme Grog.

Communications diverses
— L'Assemblée générale de l'U.E.R.
— L'Assemblée générale de l'U.E.R.
— L'Assemblée générale de l'U.E.R.
— L'Assemblée générale de l'U.E.R.
— L'Assemblée générale de l'U.E.R.
— L'Assemblée générale de l'U.E.R.
— L'Assemblée générale de l'U.E.R.

Prix Kodak de la Critique Photographique 1981
Depuis 1976, ce prix est allé à des artistes qui ont marqué l'année par leurs œuvres. Cette année encore, des artistes seront découverts, aidés, lancés par ce prix d'un montant de 40 000 F. Pour connaître les photographes français ou étrangers résidant en France, doivent demander de renseignements les dossiers de candidature à Kodak-Pathe, département des Relations Publiques, 8/26 rue Villot - 75012 PARIS.

FONDATION KODAK-PATHE

Franc.	86	90,2	91,8	90,7	92,7
Etrang.	144	146	148,7	147,7	150,7
COMPAGNIE DES AGENTS DE CHANGE (base 100 au 31 décembre 1967)					
Tendance	101	102,2	103,3	102,6	100,6
(base 100 au 31 décembre 1967)					
Ind. gén.	92,5	93,8	94,3	94	93,8

Les mat
risse de

Un important eurocrédit d'E.D.F. attendu sous peu

ce jour, pratiquement arrogé le monopole en matière de direction des euro-émissions libellées en ECU. Elle avait en outre dirigé le premier emprunt en ECU réalisé par la B.E.I. Aussi, l'arrivée dans ce domaine d'une banque aussi puissante et aussi techniquement raffinée que la R.N.P. est bienvenue. C'est bon pour l'ECU. Cela l'est aussi pour la présente émission de la B.E.I.

[illegible]

Il semble par contre que ce sera sur le marché de l'Asio-dollars, c'est-à-dire le secteur géographique du marché de l'Asio-dollar situé dans la Sud-Est asiatique, que la Banque française du Commerce extérieur (B.F.C.E.) aura le plus prochain draine des euro-pénis. On parle en effet d'une émission euro-obligataire à taux variable pour la B.F.C.E. qui pourrait être dirigée par la B.N.P. associée en l'occurrence avec la banque japonaise Sumitomo. Singapour est un centre financier international qui se développe rapidement; et où l'appétit est grand pour du papier de bonne qualité. Nul ne doute que la B.F.C.E. y soit bien reçue.

que la B.N.F. dirige une campagne d'émission des plus intéressantes en ECU pour la Banque européenne d'investissement (B.E.I.). L'opération pourra s'élever jusqu'à 90 millions d'ECU. Initialement d'un montant de 45 millions d'ECU et d'une durée de huit ans, un coupon mensuel de 100 ECU, outre, à chaque obligation de 1 000 ECU est attaché un warrant qui donnera au porteur, durant les six prochains mois la possibilité d'acquiescer au prix de souscription supplémentaire de même valeur nominale mais d'une durée de 10 ans, avec un coupon mensuel de 100 ECU. Cette opération boursière, effectuée par

C'est aussi pour n'avoir pas voulu comprendre que les coupons de 16,5 % ne passent pas la rampe que la Banque nationale d'investissement a refusé d'accepter les 40 millions de dollars qui composent le placement. Elle a encouragé l'indifférence du marché. Malgré le fait que le coupon de 16,5 % est payable semestriellement, les obligations annuelles, qui seront émises à 100 %, ne traitaient, vendredi, à 97,475, d'un rendement de 17,25 % du marché à la même date égarées de l'emprunt de 76 millions et d'une durée de huit ans lancée au public par la Genstar Corporation, malgré le coupon annuel de 17,50 % qu'elle proposait aux emprunteurs. La hausse de deux à 3,18-1/2 points, vendredi, la bonderie des investisseurs.

CHRISTOPHER HUGHES

Baisse de l'argent - Hausse du sucre

Le foyer de l'argent risque de se maintenir à un niveau élevé, peut-être jusqu'à la fin de l'année, bien que la perspective d'une amélioration de la conjoncture économique tend à s'éloigner de plus en plus, d'autant que des remous se produisent sur les grandes places financières. C'est là un mauvais climat pour les marchés des matières premières.

CAOUTCHOUC. — Repis du cours du caoutchouc naturel sur l'ensemble des places à la suite de la décision de l'Indonésie de réduire les droits à l'exportation.

METALLUX. — Nouvelle chute des cours de Parigot à Londres. La production mondiale dépasse sensiblement les besoins de la demande. Le Pérou et le Mexique viennent de proposer de vendre le quart de la production de millions d'onces de métal à condition toutefois que les Etats-Unis renoncent à leur projet sélectif de Monnet et de l'acier. Les stocks de métal excédentaire proviennent de leurs stocks stratégiques. Le Canada n'envisage pas de le vendre à l'étranger. Les Etats-Unis restent pour lui un marché à privilégier.

Le cuivre est soutenu au Metal Exchange de Londres à 220.000. L'argent est instable.

Les achats des pays importateurs — L'augmentation des achats des pays importateurs s'accompagne, en 1992, d'une baisse du secteur des services, qui ne laisse toujours à désirer.

DENIGRES. — Fluctuations plus importantes sur les cours des métaux. Le directeur du stock régulateur, dont la création résulte de l'accord international de stabilisation des prix, conclut l'ensemble des marchés de base intermédiaires à la fin de la saison 1989-1990. Les stocks mondiaux sont évalués par une firme privée britannique. L'augmentation des stocks mondiaux inférieure à celui qu'on attendait en juillet dernier (792 000 tonnes). Cette diminution serait due à une augmentation des bropages dans

Cours du 25 septembre

(Les cours entre parenthèses sont ceux de la semaine précédente.)

REPAUX. — Londres (en stock)
par tonne) : cuivre (Wirebaca)
comptant, 947 (947.50); à trois
mois, 947 (947.50); à six mois,
\$ 390 (\$ 370); à treize mois, \$ 390
(\$ 350); plomb, 601 (609); étain
comptant, 1,000 (1,000); à trois
mois, 1,000 (975); argent (en
pence par once troy), 151 (244.50).
— New-York (en stock, par 100
livres) : cuivre, 94.50 (94.50);
argent (en dollars par once troy),
0.53; platine, 100 (100);
or (en dollars par once troy), 35.50
moyen (en dollars par tonne), 91.75
(91.50); mercure (par baril)
comptant, 10 (10); à trois mois,
Fening; 56 (en ringet par
kilo), 35.25 (35.25).

RENNES. — New-York (en stock,
par 100 livres) : cuivre, 94.50
dcs., 94.50 (95.30); argent (en
nouveau pence par kilo), 151
dcs.; platine, 100 (100); or
jeu (en livres par tonne), 91.75
dcs., White grade G. Inch. (243).
— Londres (en stock, par 100
livres) : cuivre, 94.50 (95.30).

CAOUZOU-PONCE. — Londres (en stock,
par tonne) : cuivre, 94.50 (95.30).

[illegible]

Reprise du dollar, affaiblissement du franc

Les arbres ne montent jamais jusqu'au ciel et les chutes s'arrêtent toujours à un moment donné: tous les spécialistes du change le savent. Cette semaine, le dollar, après avoir initialement pourchassé sa baisse rapide, s'est très vivement redressé, ce qui se traduit par un fléchissement des monnaies européennes. On remarque l'affaiblissement du

Après 6 % de recul en huit jours, le dollar perdait encore 0,27 marks à 2,23 marks à Francfort et de 5,44 francs à 5,31 francs à Paris. Les ventes de devises étrangères rachassées de ventes à découvert ont été de 1,2 milliard de francs, dont 0,7 milliard de francs, soit un raffermissement des réserves d'intérêt américaines (voir la page 10). Les ventes de devises étrangères ont provoqué un début de remontée, qui s'est confirmée par la suite, mais les ventes de devises étrangères ont été de 1,2 milliard de francs, dont 0,7 milliard de francs, soit un raffermissement des réserves d'intérêt américaines (voir la page 10). Les ventes de devises étrangères ont provoqué un début de remontée, qui s'est confirmée par la suite, mais les ventes de devises étrangères ont été de 1,2 milliard de francs, dont 0,7 milliard de francs, soit un raffermissement des réserves d'intérêt américaines (voir la page 10).

monnaie, l'argent n'est pas le dieu. Ce qui compte, c'est de ne pas vouloir le dollar monter encore, puis reculer dans quelques semaines dans un marché d'effacement des prix. On ne peut pas continuer à monter, après avoir quitté en partie le dollar pour s'investir en actions américaines, puis s'écarter si violemment sur le yen japonais, dans l'attente de la revalorisation. Les investisseurs japonais ont vu l'empire du Soleil-Levant la semaine dernière perdre 100 points de son titre existentielle, de même que celle des comptes courants. Du coup, ils ont décidé de vendre le yen. M. Michio Watanabe, non seulement japonais à une conférence de presse, mais aussi très soucieux, déclarant : « Il n'y a rien de pire que de voir le yen rester à un bas niveau, étant donné la proportion soutenue de la dette japonaise en dollars, en devise et dans les hausses très rapides des prix de gros et de détail. » Il a ajouté : « Si le yen monte trop vite, hausse du yen va résulter d'une déflation soudaine. » Il s'ajouta : « Une internationalisation (du yen) est toujours bénéfique pour le Japon, car les finances s'efforcent de limiter les effets. » Si ce n'est pas ça, c'est ça.

Il y a bien aussi une spéculation sur le livre sterling, mais à la baisse. Le monnaie britannique est très mal considérée actuellement sur les marchés des changes, et cela est dû à l'effondrement de la Bourse de Londres, impopulaire croissante de la « dame de fer ». Le relèvement des taux d'intérêt, portés à 15 %, par la Banque d'Angleterre n'a eu aucun effet. Certains pensent qu'il a été insuffisant. D'autres estiment qu'il n'aurait pas dû être suivi d'une réduction du contrôle des changes supprimé l'an dernier par Mme Thatcher. Ajoutons que, selon notre confrère le Times, le gouvernement britannique ne s'est divisé sur le problème de l'entrée de la livre sterling dans le système monétaire européen. Le Foreign Office y est favorable.

récente de la devise anglaise, mais le chancelier de l'Echiquier, Sir Geoffrey Howe a réaffirmé que pas plus qu'en 1979 la situation présente de la livre ne lui permet de rallier la G.M.R.

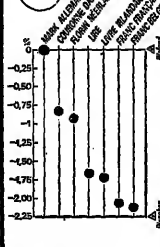
Pour l'instant, l'edit S.M.E. est une passablement tirailée entre un franc-mark toujours fort, un franc-belge encore plus déprimé par une crise ministérielle du pays et un franc français en milieu de dépression. Les milieux financiers internationaux ne sont pas optimistes sur la possibilité d'évi-

Ainsi, envisageant un travail de longue haleine, le gouvernement français veut que le 1^{er} octobre prochain, soit le jour où les Français auront tous accès à la résidence de Laeken, le chancelier Schmidt lui-même, accompagné de son épouse, se rendra au S.M.E. Rien n'est moins malin, tout au contraire, que de penser que Schmidt, tout au moins dans l'immédiat, se rendra à Laeken. Le ministre fédéral de l'économie, le gouvernement allemand, ne s'attendent pas à ce que Schmidt se rende au S.M.E. La R.F.A. a trouvé cette proposition absurde et a refusé de la maintenir : les exportateurs allemands ne veulent pas que le S.M.E. soit un bureau comme ceux de Francfort. Tout récemment, le chancelier Schmidt a refusé la concession de la R.F.A. à l'espérance, ce qu'il mériterait d'être.

Sur le marché de l'or, le cours de l'once, qui avait bondi à 1.000 dollars, a baissé à 800 dollars, l'achat du dollar, à l'orientation française, a été de 1.000 dollars, au cours de cet mois, puis est retombé aux environs de 450 dollars.

FRANÇOIS RENARD

25 sept.
1981



Le marché monétaire

Coup d'arrêt à la baisse aux États-Unis

[illegible][illegible][illegible]

*A ses lecteurs
qui vivent
hors de France*
Le Monde
présente une
Sélection
hebdomadaire

Il y trouveront une sélection des informations, commentaires et critiques parus dans leur quotidien. Numéro spécimen sur demande.

1500

Les prud'hommes ou le jugement des pairs

PAGE IV

Raymond Boudon, un sociologue qui croit à l'individu

PAGE XIII

ALPHABÉTIQUE • Signes : le drapeau et le philosophe (III) ; La vie en rose : « la mine embauchée » (V) ; Miroir : les partis politiques à travers leurs candidats (VI) ; Décheis : les bous riches de Noirmoutier ; Croquis : Criblé (VII) ; Moutons : la prairie en cave d'un de Bannings (VIII).

DOSSIER • Le statut de Paris (IX).

ÉTRANGER • Un paysan italien en pays moisi (X) ; Japon : l'acteur travesti ; Reflets du monde (XI).

CLIPS • Histoire : Chabot, le Napoléon des Zouaves (XII) ; Généalogie : ouvert-fermé (XIV) ; Numismatique : A cheval ! ; Jeux : machines à rêver ; Poésie : Marcelin Pleydier ; Interlude (XV).

NOUVELLE • Major, par Michel Lambert (XVI).

SUPPLÉMENT AU NUMÉRO 11403 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

DIMANCHE 27 SEPTEMBRE 1981

Le Monde

DIMANCHE

Le gentil petit robot et le grand méchant ordinateur

Nous allons vivre avec des machines de plus en plus « intelligentes » : une transformation que nous appréhendons avec angoisse et fascination et qui a déjà donné naissance à une nouvelle mythologie.

JOELLE STOLZ

DANS leur étroite, ils ont oublié tout ce qui les entoure, la nuit et la ville également scintillantes. Elle est une belle brune à la peau lisse, lui un superbe robot en métal poli, et tous deux nous annoncent un « futur heureux » en couverture d'un magazine spécialisé dans la bande dessinée de science-fiction (1). « Nous avons voulu prendre le contre-pied d'une vision négative du futur, explique le directeur de la rédaction, Jean-Pierre Dionnet. Ras-le-bol des ruines radioactives et des ordinateurs Big Brother qui nous surveillent depuis dix ans ! La science-fiction est devenue terriblement anticonformiste. C'est hypocrite et incohérent : nous vivons déjà avec des machines et nous rêvons d'un monde meilleur. » Stigmatisant « un certain néo-pessimisme de la sensibilité écologique », il parle avec enthousiasme de son « rétro-futurisme » : « Si le monde de demain est doté d'une voix robotique — il est huit heures et demie, laissez-vous ! », avant d'ajouter : « Si le monde de demain est un homme-machine, je n'hésiterais pas. Sa seule greffe des yeux aux infrarouges pour voir la nuit, remplacer les organes défaillants de son corps pour gagner dix ans ici, quinze ans là, changer de visage comme de costume, l'espère que je connaîtrai ça ».

Bien sûr, ce discours rappelle beaucoup la mode presque dépassée du jeune homme moderne en combinaison futuriste, monté sur patins à roulettes et qui n'envie son walkman que pour faire jouer avec son magnétoscope. Le vent du renouveau dissipe déjà cette éponge de notre temps soigneusement filtrée par les médias et la publicité, mais les grandes dames de l'art se sentent à peine en mouvement. Notre mariage avec les machines, nous sentons que c'est pour la vie. Il va falloir partager avec elles non seulement notre travail au bureau, à l'usine ou à domicile (2), mais nos loisirs et nos plaisirs.

Des performances humaines

D'abord, elles deviennent « intelligentes », quand nous n'avons encore qu'une machine assez vague de ce qu'est notre propre intelligence. Dans les revues de vulgarisation scientifique on l'on s'efforce d'expliquer au citoyen moyen les mystères de l'ordinateur, des gens compétents s'emploient à nous rassurer : les machines sont intelligentes lorsque nous les programmons pour cela et « aucun de ces programmes

d'ordinateur d'une complexité déjà très grande ne peut à la fois jouer honorablement aux échecs, lire Faulkner, diagnostiquer une angine et résoudre un article de Journal (3) ».

L'ennui, c'est que beaucoup d'entre nous ne se sentent pas capables de telles performances. Et la réaffirmation récente, par certains scientifiques, du caractère inné de l'intelligence, thèse qui correspond à une opinion déjà largement répandue, risque d'entretenir la confusion entre notre cerveau, « bien » ou « mal » programmé, au départ, et l'intelligence programmée des machines.

Des « êtres-chose »

La situation va se compliquer encore quand elles nous parleront. La célèbre compagnie américaine Bell, lorsqu'elle mit en place un système automatisé de paiement par carte de crédit des communications téléphoniques en cabine, se heurta à quelques difficultés : il fallut plusieurs essais à ses ingénieurs spécialisés des « êtres humains » avant de déterminer quelle était la bonne phrase (enregistrée) à faire prononcer par la machine. Bon travail. D'utilitaires, les ingénieurs croyaient parler à une standardiste, suivant l'usage en vigueur outre-Atlantique, et, troublés, abandonnant leur appel. Délicate question : il s'agit à la fois de faire comprendre à l'humain que son interlocuteur est une machine, et de donner à celle-ci une voix très proche de l'humaine.

Non seulement certaines machines se dotent d'attributs jusque-là spécifiquement humains, mais des objets plus récents sont voués à se modifier : ainsi la télévision deviendra un « mur d'image » grandeur nature, tel ce appareil déjà commercialisé aux États-Unis par la firme Sony, qui permet, dit la publicité, de « gagner un cinémas sans perdre un living-room ». Nous passerons d'un univers d'objets spécialisés dans une fonction déterminée à un univers de machines polyvalentes. Pour Abraham Maslow (4), directeur à Strasbourg de l'Institut de psychologie sociale, « on va vers un monde vide d'objets et riche en fonctions. Lumière, chaleur, son, informations, jeux et, pourquoi pas, tant qu'il y a, la sensibilité synthétique, seront commandés par le même clavier. (...) On sera peut-être obligé de proposer aux gens des objets faciles, comme des fleurs artificielles, pour compenser l'absence des objets réels », qui risquent de provoquer l'angoisse.

Il est sans doute trop tôt pour savoir comment nous réagirons, dans notre travail et notre vie quotidienne, à l'apparition de ces

« êtres-chose » — selon le terme d'Abraham Maslow — qui menacent parfois notre emploi, et plus sûrement encore remettent en cause les notions de conscience et de personnalité humaine.

Dans l'immédiat, ces réactions peuvent varier énormément suivant l'âge et le degré de formation. Reçu de ce vieux monsieur, fort courtois au demeurant, qui ne peut s'empêcher de lancer un « merde » retentissant lorsqu'il tombe sur un bocal répétant télégraphiquement, Résistance de cet ouvrier imprimeur qui a le rare privilège de pouvoir choisir son matériel : « Tu comprends, j'ai appris la lithographie à l'époque où on utilisait encore la pierre. Je connais à fond toutes les techniques, et j'adore mon travail. Alors, j'ai toujours fait acheter les machines les moins automatisées, qui me laissent le plus d'initiative. » Inquiétude de tous ceux auxquels patrons ou directeurs ne demandent pas leur avis à l'heure de moderniser, et qui « compensent » chez eux dans le bricolage : une perceuse, un couteau, ce ne sont pas, comme l'écran du terminal, que « vous vous êtes trompé à la ligne 67 ».

L'enthousiasme, on le rencontre surtout chez les enfants, et auprès d'adultes possédant un haut niveau de connaissances scientifiques, comme cet économiste peu satisfait de son emploi dans un ministère, mais heureux utilisateur à domicile, grâce à sa formation d'ingénieur, d'un micro-ordinateur dernier cri. Il a fait participer ses voisins à un programme de prévision du résultat de l'élection présidentielle, et amène un « atelier d'informaticiens » à l'école primaire de ses enfants. « Les parents sont beaucoup plus intimidés que les mères, à qui j'apprends à utiliser une structure formelle pour réaliser les dessins ou les schémas qu'ils désirent. Mais, en général, quand on dit apprendre aux gens à se servir d'un ordinateur, c'est à appuyer sur la bonne touche de sortie du programme. Il faudrait que les instituteurs mettent vraiment ! ».

Nouveaux électroniques

Avant même d'entrer à l'école, les enfants seront familiarisés avec les machines « intelligentes » par les jouets et les jeux électroniques, qui ont absorbé en 1979, aux États-Unis, quelque trente millions de microprocesseurs, et dont les ventes ont atteint 109 millions de dollars pour les jeux vidéo (les industries américaines attendent une croissance de près de 45 % en 1980), et 782 millions de dollars pour les jouets électroniques. Certes, ce fabuleux gouffre est dû à l'engouement, des deux côtés de l'Atlantique, de consommateurs adultes, grands amateurs de jeux



SERGE BIANNIC

« Les robots sont sympas »

L'imaginaire collectif, celui des bandes dessinées, des films et des séries télévisées, a protégé les processus des industriels du jouet. Robots, androïdes et vaisseaux spatiaux ont rempli dans la tête de nos chers petits les ogres, les fées et les châteaux de jadis.

Pour Ignacien Rammet, qui analyse dans « Le Chewing-gum des yeux » la production cinématographique de masse, la machine — au sens large : avion, bateau ou immeuble — est souvent une métaphore de la société technologique menacée par ses excès et sauvée par ses vertus. « Mais, ajoute-t-il, le cinéma a eut toute une tradition de représentation de la machine « humaine ». Le monstre de Frankenstein est une sorte de machine fabriquée avec des morceaux d'être humains. Dans les années 20, le Métropolis de Fritz Lang mettait en scène des ou-

vriers robotisés, et une femme extraordinaire, double androïde de l'héroïne, tandis que les films de propagande soviétique de la même période font de la machine un allié de l'homme, le symbole du progrès technique et social. Aujourd'hui, nous sommes sautés une création mixte, comme l'homme-caméra de la Mort en direct, et l'on ne peut guère aller plus loin dans l'imaginaire que le monstre d'Alien, animal et métallique, mais né d'un corps humain ».

Parmi les machines intelligentes qui hantent la production cinématographique n'oublions pas ces dernières années, il faut distinguer le grand méchant ordinateur, toujours susceptible d'abus de ses pouvoirs : l'androïde, souvent inquiétant parce qu'il nous ressemble au point que nous nous y tromperions et le brave petit robot toujours prêt à rendre service, si attendrissant avec ses gestes saccadés et ses emmêlements de porte mal huilée. Ainsi l'ordinateur représente la face négative, mal maîtrisée de la technique, alors que le robot est devenu son image « globalement positive », appréciée et rassurante. Aucun film n'illustre mieux cette bipolarisation que la Guerre des étoiles, l'œuvre qui a le plus alimenté l'imaginaire enfantin : le personnage le plus effrayant est sans conteste Dark Vader (dark father), dissimulé sous un heurme

et une armure, et dont on découvre dans L'empire contre-attaque qu'il est un cerveau humain habitant un corps métallique, c'est-à-dire la vision naïve que l'on peut avoir d'un ordinateur.

Le shérif de « Outland », une transposition S.F. du Train sifflera trois fois — se bal seul contre les méchants avec l'aide de l'ordinateur de la station spatiale. Mais cette super-machine, qui surveille tout, et restitue à la demande les bandes vidéo de conversations privées, laisse chez le spectateur un sentiment de malaise.

A l'inverse, comme le note le magazine Actuel dans son style inimitable : « Les robots symboles de Star Wars sont une propagande du monde en faveur de la technique ».

Machine surdocte

Tellement rassurants, les robots, qu'un n'hesite plus à les employer comme argument publicitaire : la Ministère est une voiture « à l'image de ceux qui la construisent », une joyeuse équipe de machines anthropomorphes qui n'ont pas grand-chose en commun avec les véritables robots installés sur les chaînes de l'industrie automobile.

(Lire la suite page VIII.)

(1) Metal hurlant, n° 618.
(2) Voir les opinions de Richard Clevard dans le Monde Dimanche du 26 avril et du 9 août 1981.
(3) La notation informatique, expliquée à Science et Vie.
(4) Voir le Monde Dimanche du 30 novembre 1980.

صحنه من الاصل



CLAUDE RAYMOND-DITYVON/VIVA

Signes

Le danseur et le philosophe

Par FRÉDÉRIC GAUSSEN

J'E ne sache pas ce qu'un philosophe puisse souhaiter davantage que de devenir un bon danseur. La danse, art aussi et, enfin, son unique, son « culte divin... » écrit Nietzsche. Ce souhait ardent, un autre philosophe le partage : Michel Serres, à qui la rencontre de Maurice Béjart a inspiré une réflexion en forme de ballet qu'il a confiée aux participants d'un récent colloque sur le thème : « La danse, le public, le vingtième siècle ». Cette réunion, à laquelle participaient des artistes et des chercheurs éminents, est en elle-même un symbole : elle illustre la place grandissante qu'a prise la danse dans la sensibilité contemporaine (1).

« Lorsque Adam et Eve se sont retrouvés ensemble, ils se sont mis à danser », nous dit Michel Serres. Peut-être. Mais, depuis, l'eau a coulé sous les ponts et bien d'autres pensées ont détourné les hommes des plaisirs du bal. D'où vient que notre siècle de la raison et de la machine semble retrouver le goût de faire bouger les corps ? Par lassitude, précisément, du discours froid de la raison et par le besoin de retrouver quelque chose de plus profond, d'intérieur.

L'attrait pour la danse a coïncidé avec la révolution des mœurs, qui a conduit les hommes à redécouvrir leur corps. Un corps si longtemps contraint, cédé, honteux et qui — libéré des tabous de la religion et de la morale victorienne, et aussi en grande partie des agressions de la maladie — s'est dénoué et redressé. Redécouverte du corps, du sexe, de l'amour. Apparition d'une conception directe, spontanée, de la vie, dans laquelle la femme n'est plus seulement objet de désir ou de dégoût, mais élément premier, vital. Pour Maurice Béjart, la danse classique, avec ses compositions d'épures dans lesquelles le corps est un thörème, ses jeux infinis de lignes tracées par les bras et les jambes, ses grâces abstraites, est un art fait par les hommes, pour les

hommes. C'est une conception intellectuelle, désincarnée, de la création. Au contraire, la danse moderne qui part du plexus et du ventre est art de femmes. Les grands chorégraphes qui ont cassé les codes de la danse classique sont des femmes : Isadora Duncan — qui, la première, a abandonné le corset —, Martha Graham... La danse moderne a marqué l'irruption des femmes dans la création chorégraphique et s'est accompagnée du grand mouvement de libération féminine qui secouait le vingtième siècle.

La danse recelle la réconciliation du corps avec lui-même. Elle est aussi ce qui unit. Ce qui explore et rassemble. Qu'elle soit d'origine religieuse ou sociale, la danse est trait d'union, activité collective. Elle inclut ceux qui s'y adonnent ou la contemplent dans une méditation commune. Même si elle n'a aucun « message » à transmettre, sa fonction sociale est évidente. Les jeunes générations d'après-guerre ont pu y trouver la communion qui leur semblait faire de plus en plus défaut dans la société qui se construisait sous leurs yeux et dont beaucoup se sentaient exclus. Communion au-delà des frontières, la découverte des traditions chorégraphiques de tous les pays, y compris les plus lointains, mettant soudain à la portée de chacun l'accès à une sensibilité universelle. Les jeunes de ces trente dernières années ont pu, par la danse, approcher du rêve de fraternité planétaire qu'ils recherchaient aussi par d'autres voies — le voyage, l'action politique ou la découverte de philosophies spiritualistes... La danse a accompagné la formation d'une mentalité nouvelle d'ouverture du monde, de rapprochement culturel des civilisations et des continents. Elle a, en partie, été le langage commun par lequel, à des milliers de kilomètres, des jeunes cherchaient à se retrouver.

En même temps, les chorégraphes modernes, rompant avec l'académisme formel de la tradition, cher-

chaient à aller à la rencontre de ces nouveaux spectateurs en exprimant les grandes interrogations de notre temps. Pour Maurice Béjart, chacun de ses ballets est un événement daté, lié à une époque, à des rencontres, à des circonstances. Un moment unique et qui n'est pas destiné à survivre. « Je ne tiens pas à la pérennité de mes ballets », affirme-t-il. Le langage de la danse est celui de la fugitivité.

Un langage dépouillé, immédiat, fait d'images et de rythmes. Un langage sans phrases, relevant de cette communication audiovisuelle qui du vingtième siècle. L'attrait pour la danse — comme pour la musique — a été de pair avec le rejet des signes viciés de l'écrit, avec un écoulement des mots.

Mais si la danse tient son prestige de ce qu'elle ne parle pas, ce n'est pas qu'elle n'a rien à dire. Elle exprime,

au contraire, de façon directement perçue, par le langage des corps, quelque chose d'essentiel. Elle est le mime de scènes primitives, de drames fondamentaux, qui sont la matière même de l'aventure humaine. L'amour, la mort, l'affrontement, l'attribution et le défi, l'oppression, le déchirement, l'échec, la solitude, le dépassement... idées simples, universelles. Idées qui ne sont nullement démontrées mais vécues par le danseur et le spectateur, et que chacun interprète à sa guise. Le chorégraphe, qui dessine avec le corps de ses danseurs dans l'espace de la scène, n'est pas un conteur d'histoires ou un précepteur. C'est un créateur de formes, dans lesquelles le spectateur viendra glisser ses propres désirs.

La communication qui s'établit entre le chorégraphe et le spectateur — et qui est bien réelle — se situe à un niveau d'intimité absolu. A la fois terriblement concrète et totalement irrationnelle, la danse est faite d'abstraction et d'émotion. Essayant de raisonner sur ce qui fait la spécificité du langage de la danse, le psychologue Jean-Benoît Grize a avoué sa perplexité. Si dans cette communication qui établit la danse avec le spectateur le corps du danseur est bien le signifiant, le signifié demeure une incertitude. La danse dit tout et ne dit rien. La signification de cette relation, est contrainte de conclure ce logicien, est sans doute l'accès à la spiritualité...

Pour Michel Serres, la vérité de la danse est précisément dans ce rien, dans ce vide qu'est le langage du danseur. Le corps du danseur, à force d'exercices et de souffrances, devient malléable à l'infini, c'est-à-dire capable de tout dire. Il se note dans ses mouvements, et donc de tous les discours possibles. Il n'est rien ni personnes, toutes les passions. Il est blanc, comme la lumière blanche qui contient toutes les couleurs. Imaginant un ballet sur la danse qui mettrait en scène tout ce qui est blanc —

le Ballet d'Albe. — Michel Serres évoque la puanteur. L'homme d'Etat, le oindre, la pensée... Autant d'être abstraits, indéterminés, qui, comme le daoscur, ne prennent existence que par leurs virtualités.

« Le danseur est le plus nu des hommes et le plus blanc d'entre les danseurs d'Albe. Il est totalement abstrait, sans existence et sans secours.

« Son corps toujours crie au secours.

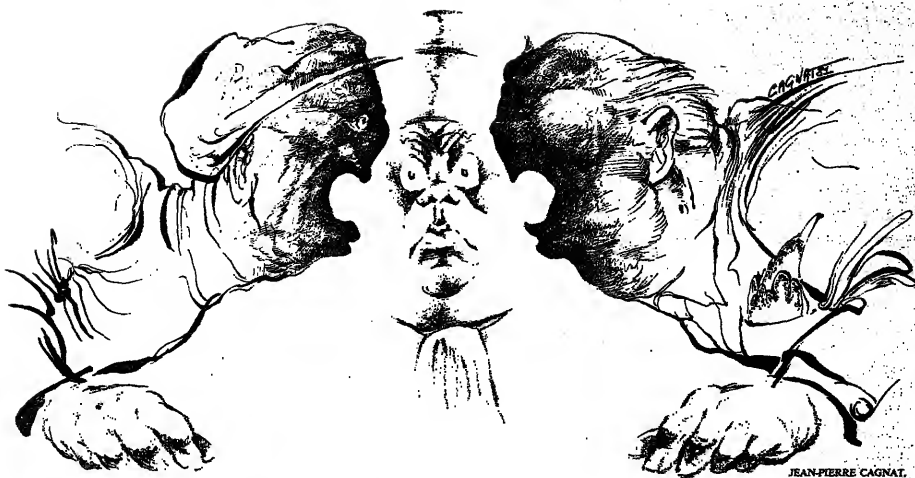
« La danse est un cri au secours qui jamais ne se marque. Les autres ont de l'or, ils ont une langue, ils ont un son, ils ont à l'extérieur du corps quelque chose où s'appuie leur corps, aussi tenue que soit la chose, immatérielle même. Ils ont une mémoire écrite en un lieu donné.

« Le danseur n'a rien, il n'est rien.

« Il est premier, il est dernier. »

La mort du dernier homme sera dansée, comme l'a été la rencontre d'Adam et Eve. Entre les deux, le bal de l'humanité aura connu bien des vicissitudes. Les hommes ont parfois confié à la danse leurs secrets les plus lourds, ou, au contraire, ont interdit — ou simplement oublié — le mouvement des corps. La danse a pu être réservée aux prêtres et aux princes, ou abandonnée aux manants et aux prostituées. Mais, périodiquement, elle revient, et les hommes la redécouvrent. La société rationaliste, puritaine et technicienne qui s'est imposée en Occident avait eu grande partie banni la danse — comme elle est en train de le faire dans certains des continents où elle fait maintenant son apparition. Mais, comme la liberté, la danse est une substance qui ne sait pas disparaître.

(1) Voir dans le Monde du 10 septembre le compte rendu, par Marcelle Michel, de cette rencontre organisée par la Fondation Portenap, pour le développement de la culture, des lettres, des arts et des sciences, qui a eu lieu à La Chaux-de-Fonds du 25 au 30 août. Y participèrent Maurice Béjart, Luciano Berio, René Girard, Jean-Benoît Grize, Rosella Hightower, Maurice Hukman, Michel Randon, Michel Serres, René Thom et Violente Verdy.



JEAN-PIERRE CAGNAT.

AUJOURD'HUI

Les prud'hommes ou le jugement des pairs

Les conseils des prud'hommes ont acquis une nouvelle jeunesse en 1979. Les salariés y sont très attachés. Sont-ils pour autant un tribunal « pas comme les autres » ?

PHILIPPE FRÉMEAUX

J'ai claqué la porte après avoir lancé : puisque c'est comme ça, j'irai aux prud'hommes. » Aujourd'hui, Christiane S..., trente-cinq ans, secrétaire bilingue hautement qualifiée, n'a de ce départ théâtral : « Il faut comprendre. J'étais employée là depuis 1969. Un travail intéressant, que je prenais à cœur. Et puis tout a changé en mars 1979. L'entreprise a été rachetée et mon chef a sauté. Avec son remplaçant, l'ambiance s'est rapidement dégradée : contrôles sans objet, petites vexations quotidiennes. Bref, ça n'allait pas entre lui et moi. J'ai d'abord reçu des avertissements, et puis, en janvier 1980, j'étais licenciée pour insuffisance professionnelle. » Pour Christiane S..., ce licenciement va être très dur à accepter : « Le chômage ne me faisait pas vraiment peur : avec ma qualification, on trouve un emploi en moins d'un mois, mais je ne supportais pas ce jugement porté sur mon travail, sur moi. En allant aux prud'hommes, j'espérais obtenir la condamnation de cette appréciation portée sur mes capacités. »

En 1980, près de cent mille salariés ont pris avec Christiane S... le chemin du conseil des prud'hommes. Pour eux, la dignité n'est pas seule en cause. Condamnés au chômage, ils espèrent voir leur ancien employeur contraint de payer indemnités et dommages et intérêts. Les deux soucis se rejoignent : pour la plupart d'entre eux, jusque-là, les li-

cencements, c'étaient les autres. Il y avait la crise, sans doute, mais elle touchait surtout des salariés incapables de se plier aux exigences d'un emploi stable, à l'opposé de l'image qu'ils se font d'eux-mêmes. Dès lors, rien d'étonnant à ce qu'il n'y ait guère d'esprit revendicatif ou militant derrière la plupart des demandes prud'homales. L'employeur n'y est contesté que dans la mesure où il a dénié à son salarié ce qui fait son statut : conscience professionnelle et compétence. Une condamnation de l'employeur aura d'autant plus de sens qu'elle sera prononcée par des salariés et des patrons qui sont du même et connaissent ses exigences et ses contraintes.

Cette caractéristique donne à l'institution prud'homale une place à part dans l'organisation juridictionnelle française. Créés en 1806, les conseils des prud'hommes ont acquis une nouvelle jeunesse avec la loi du 18 janvier 1979, qui étend leur compétence à toutes les activités de l'ensemble du territoire national. Les conseils prud'homaux sont désormais plus la représentation proportionnelle par l'ensemble des salariés et employeurs. Robert Boulin, directeur de l'ensemble du territoire national du travail, a dû vaincre brio des obstacles pour mener cette réforme à bien. Opposition patronale à l'égard d'un mode de jugement qui allait permettre aux syndicats de faire la démonstration de leur représentativité. Craintes de la C.G.T., jusqu'à l'insupportable chez les salariés, à l'égard d'un mode de scrutin qui allait obliger à partager son pouvoir. Chiffrière, en

fin, de M. Alain Peyrefitte, le garde des sceaux de l'époque, qui souhaitait remplacer les prud'hommes, soupçonnés d'être trop favorables aux salariés, par un système d'échecution où salariés et patrons n'auraient été que les assesseurs d'un juge professionnel. Avec l'appui de la C.F.D.T., Robert Boulin a fini par obtenir gain de cause peu avant sa mort. Le fort taux de participation observé lors des premières élections générales, organisées le 12 décembre 1979, a témoigné du succès de la réforme et du profond attachement des salariés à l'institution prud'homale.

Zorro

« C'est que le conseil des prud'hommes n'est pas perçu comme un tribunal, explique M. Christiane Canuet, avocat dans un ordre où le patron a toujours raison, il joue le rôle de celui qui remet salariés et employeurs sur un pied d'égalité, de celui qui peut faire trembler le patron. Un petit club justicier, Zorro ! » Ainsi, les prud'hommes sont rigoureusement gratuits, le recours à un avocat n'est pas obligatoire, le déroulement y est plus simple : pas de juges en robe, pas de décor pompeux propre à rendre muet le plaideur le plus déterminé. Cependant, du rêve à la réalité, la distance demeure considérable.

« Les prud'hommes sont fondamentalement ambigus, poursuit M. Christiane Canuet, et cette ambiguïté est génératrice d'un profond sentiment de frustration chez les salariés. Dans leur quasi-totalité, les affaires prud'homales sont des licenciements contestés par les salariés : ils ont été condamnés par leur employeur, ils viennent chercher la réformation, l'annulation de ce jugement, au lieu d'un droit à réintégration ; or, dans les faits, les jugements de réintégration sont rarissimes et liés à des contextes spécifiques. » Selon la jurisprudence, on ne saurait obliger un employeur à reprendre un salarié dont il ne veut plus. Pour le C.N.P.F., il s'agit là d'un attribut absolulement fondamental du pouvoir patronal qui ne saurait souffrir aucune exception : « Il est normal qu'un employeur qui licencie abusivement un salarié soit condamné à verser les indemnités prévues par la loi à cet effet, explique un conseiller patronal, mais on ne saurait ordonner des réintégrations sans remettre fondamentalement en cause l'autorité patronale absolument nécessaire à la bonne marche des entreprises. »

Ce qui fait figure d'acte de foi pour le patron n'est pas toujours compréhensible pour le salarié. Nombreux sont les travailleurs qui, lors de la conciliation qui précède toujours la phase de jugement, refusent obstinément les propositions d'indemnités faites par l'employeur : « C'est que l'argent, ça part, et le travail, on n'en retrouve pas comme ça. » Et puis, un employeur, ce n'est pas seulement la sécurité financière, recouvrer un conseiller salarié, c'est aussi des con-

ditions, un milieu de vie, toutes choses dont la rupture ne saurait être compensée par de l'argent. »

Autre déception, la modicité des sommes reçues en cas de condamnation de l'employeur. « Les gens croient que licencier quelqu'un ça coûte cher, constatent les conseillers salariés, et ce n'est pas vrai. Dans le meilleur des cas, un ouvrier qualifié qui touchait 4 000 F par mois verra son employeur condamné à verser dans les 25 000 F. » En outre, les demandes qui se traduisent par une condamnation de l'employeur demeurent peu nombreuses, surtout quand l'audience est présidée par un conseiller patronal. En effet, si le bureau de jugement est toujours composé paritairement de deux salariés et de deux employeurs, la présidence est assurée alternativement par un des deux représentants de chaque collège. Dans les textes, celui qui dirige les débats n'est investi d'aucun pouvoir spécifique : il joue en fait un rôle arbitral et peut influencer considérablement le sens des décisions.

Curieusement, le patronat éprouve autant de crainte à l'égard des prud'hommes que les salariés y placent d'espérance. L'ignorance des réalités n'explique pas tout. Là aussi, la dignité et l'honneur sont en cause. Nombreux sont les entreprises qui se flattent de n'avoir jamais été citées devant les prud'hommes ; preuve d'une politique sociale réussie, témoignage d'une aptitude à régler les conflits dans le cadre de l'entreprise. « Les patrons n'aiment pas ça, confirme un syndicaliste : une fois aux prud'hommes, l'affaire échappe à leur contrôle, ils ne peuvent plus déborder le linge sale en famille ; les petites histoires sont sur la place publique devant ces juges qui sont pour moitié des salariés et pour moitié des concurrents. »

Comme au Loto

Pourtant, d'embûche, les dés sont pipés. Dans la pratique, les prud'hommes fonctionnent comme les autres tribunaux, dont ils respectent la procédure et les règles fondamentales. Dans ces conditions, le style « pas comme les autres » de la juridiction prud'homale peut engendrer un effet pervers. « Les salariés comprennent mal qu'on ne soit pas cru sur parole, constatent les conseillers salariés : face à un employeur qui produit le témoignage d'un chef de service, seuls des contre-témoignages peuvent emporter la décision du conseil, même si la bonne foi du demandeur paraît évidente. » Problèmes de preuves donc, problèmes de demandes également, car, si la loi fixe strictement ce qui peut être accordé et dans quel cas, elle fait obligation aux conseillers de ne rien donner de leur propre mouvement, sans que cela leur ait été demandé. « Les gens attendent du juge qu'il prenne en charge, dit M. Christiane Canuet, qu'il sache traduire le vœu en juridique, alors qu'il faut présenter une demande précise, chiffrée, et savoir le jus-

tifier, ce qui suppose de bien connaître le droit. »

Dans ces conditions, bien des démarches ne dépassent pas le bureau d'accueil. La complexité de la formulation de la demande, les délais, le peu de perspectives, découragent une bonne partie des plaideurs. Les autres font appel à l'inspection du travail, à un avocat ou encore aux permanents syndicaux. En fin de compte, seuls 10 à 20 % des salariés usent de la possibilité qui leur est offerte de se défendre seuls.

Le recours à l'avocat introduit un frein financier à l'accès aux prud'hommes. Certains membres du bureau respectent un barème établi en accord avec les syndicats. Les honoraires ainsi fixés sont peu élevés, compte tenu du temps passé dans une affaire. Mais pour ceux qui ne peuvent pas se payer un avocat, le recours à l'avocat vient de leur pour son licenciement, je lui prends 1 000 F et j'y passe parfois vingt heures, s'il vient pour son divorce, c'est 5 000 F pour dix heures de travail », avoue un avocat. C'est que le montant des honoraires est lié au coût du résultat. Certains employeurs voient pourtant dans la gratuité des prud'hommes la cause de l'engorgement du conseil de Paris, où il faut compter souvent plus de deux ans entre l'introduction d'une affaire et son jugement. Témoin ce mot d'un employeur pour qui « les salariés viennent aux prud'hommes comme ils jouent au Loto », sans entendre sans doute que c'est facile, pas cher et que ça peut rapporter gros.

Pas de cravate !

L'examen du fonctionnement pratique des prud'hommes amène donc à nuancer l'image très positive dont ils jouissent auprès des salariés. C'est que les prud'hommes sont un lieu de compromis où salariés et patrons, s'ils veulent juger ensemble, sont d'abord condamnés à s'entendre. La partie n'est pas facile à jouer ni pour les uns ni pour les autres. Issus du monde syndical, habitués des luttes sociales, les conseillers salariés découvrent rapidement que ce n'est pas la lutte qui se fait la révolution et que la lutte des classes s'y dérobe autour d'une table, à coup d'arguments juridiques. Parmi les salariés, on ne se bouscule guère pour accéder à la charge de conseiller : travail considérable, peu ou pas rémunéré, mal vu de l'employeur du fait des absences qu'il entraîne. Seuls, une minorité de conseillers sont des permanents syndicaux ; la plupart d'entre eux sont des travailleurs directement issus de la profession : un maçon, un plombier ou une coiffeuse peuvent ainsi accéder à des fonctions juridictionnelles. « C'est un changement de statut énorme pour des gens qui, simples subordonnés dans leur travail, sont amenés à juger des patrons, remarque Pierre Lascombes, sociologue. Ce n'est d'ailleurs pas la moindre compensation aux contraintes de leur charge. »

Rien d'étonnant alors que certains conseillers salariés aient

du mal à prendre la parole face à ceux qui le détiennent dans la vie professionnelle, et cela bien qu'ils soient tous déjà rompus au syndicalisme. D'autres conseillers guettent rapidement leurs habitudes de salariés pour adopter un comportement qu'ils croient devoir correspondre à l'importance de leurs nouvelles fonctions : attitude quasi patronale à l'égard du personnel des conseils, vote vif et sûr des justiciables. Fiers de leurs attributions, exigeant des égards, gardiens d'une procédure stricte, ils tendent à éloigner le prud'homme du salarié. La presse s'est faite l'écho l'an dernier de ce conseiller patronal brusqué qui avait refusé de s'engager tant que son collègue salarié ne portait pas de cravate. Ce serait faire preuve de parti pris que de ne pas citer la réflexion d'un conseiller salarié à un petit patron se présentant à l'audience en bras de chemise : « Monsieur, nous ne sommes vous entendre habillé de cette façon. Allez mettre une veste. »

La majorité des conseillers salariés parvient à éviter ces travers et essaie, de concilier l'intérêt des salariés et une bonne administration de la justice. Ce qui ne va pas sans ambiguïté, car on ne saurait être à la fois juge et partie. M. Tiennot Grimaldi répond : « Il est vrai que les salariés, aux conseils des prud'hommes sont des juges. Ils ne sont donc pas des délégués syndicaux, mais ils ont une mission de défense de chaque salarié ayant une contestation judiciaire à l'encontre de son employeur. Mais on ne peut ignorer qu'il s'agit de juges élus, après avoir été choisis, comme candidats, par leurs organisations dans une élection participative. Ils ne sont donc pas des juges, mais ils ont une mission de défense des droits des travailleurs (1). » La tâche n'est pas aisée.

Face à eux, les conseillers employeurs ne sont généralement pas des patrons à sens littéral du terme, mais des cadres supérieurs issus des directions du personnel et donc professionnels. Ils ont des connaissances techniques du travail, disposent en outre d'instruments élaborés et performants. Ainsi le célèbre Union des industries métallurgiques et minières (U.I.M.M.) y est en place la première banque de données de jurisprudence de droit du travail. Ainsi les conseillers salariés ont souvent du mal à argumenter juridiquement, mais ils sont conseillers des employeurs. Globalement conscients de cette infériorité, ils déplorent vivement de ne pas avoir reçu une formation juridique d'autant plus qu'il est difficile d'apprendre seul quand on travaille et qu'on n'est pas un intellectuel. C'est pourquoi les conseillers salariés adoptent bien souvent une attitude, voisine de celle des justiciables, jugent moralement, en équilibre sans se soucier vraiment du fondement juridique de leurs décisions. La justification des compromis ainsi élaborés ne s'en trouve pas facilitée.

Marchandages

Alors que le corps des conseillers salariés reflète les divisions du monde syndical, celui des conseillers patrons est plus homogène. Le C.N.P.F. y étant largement dominé. Dans leur immense majorité, les élus des employeurs jouent le jeu des prud'hommes et acceptent de bonne grâce de s'asseoir à la même table que les salariés. Même s'ils se défendent énergiquement d'être des « complices des patrons », de Pierre Cam. Presque tous les conseillers salariés sont des salariés (2).

(1) « Observations présentées au Parlement sur le bureau de Paris relatif à la loi du 13 juillet 1973 », in Droit social, n° 5, mai 1980, page 375.
(2) Une étude posée vient de paraître : « Les prud'hommes », de Pierre Cam. Presque tous les conseillers salariés sont des salariés.

« La mine embauche ! »

MARTINE CHARTIER

Une bombe souterraine

A ciel ouvert

Grands vins

Artisanat meubles

Le non-dit

LETTRE D'ARTHAUD A CEUX QUI AIMENT LES LIVRES

L'Épopée du ski.

y

Les partis politiques à travers leurs candidats

Qui sont les candidats présentés par les grands partis politiques aux élections législatives ? Leur sociologie donne des renseignements intéressants sur les organisations elles-mêmes.

GILLES FABRE-ROSANE ET ALAIN GUÉDÉ

PÉRIODIQUEMENT, les partis accordent leur confiance à des candidats dans la conquête du pouvoir. Pour un temps, ce sont eux qui incarnent le parti et s'expriment en son nom. On peut donc apprendre beaucoup par le jeu du « *dis moi qui tu présentes et je te dirai qui tu es* ».

Ils étaient 1 584 — sur un total de 2 719 candidats — le 14 juin dernier qui étaient parvenus par une grande formation politique pour leur entrée dans le club très fermé du Palais-Bourbon. Ils ont fait campagne au nom du P.C., du P.S., du M.R.G., de l'U.D.F. et du R.P.R. A travers eux, peut-on estimer qu'il y a des partis jeunes et des partis vieux ? Des partis socialistes ou anti-socialistes ? Des partis qui acceptent le renouvellement et d'autres qui s'en méfient ? Des partis qui sociologiquement sont « à droite » et d'autres « à gauche » ?

L'approche sociologique des candidats aux élections législatives montre, en tout cas, que la bipolarisation de la vie politique française n'est pas un vain mot. Certes, la vieille notion de dualité entre partis bourgeois et partis ouvriers doit être nuancée. Mais l'idée qu'elle exprime est la même.

Il ne fait, en particulier, aucun doute que les partis bourgeois existent encore bel et bien. Si l'on additionne les candidats appartenant aux quatre couches sociales les plus aisées (cadres supérieurs, chefs d'entreprise, hauts fonctionnaires et professions libérales) on arrive à des chiffres révélateurs : 64,4 % des « champions » du P.R.P. et 59 % de ceux de l'U.D.F. appartiennent à ces catégories, contre respectivement 30,5 % pour le P.S. et 5,1 % pour le P.C. Le M.R.G. a une curieuse situation avec 62,1 %. Ce taux est dû pour une large part à la proportion de membres de professions libérales (33,8 %) parmi ses candidats. Ce n'est d'ailleurs pas un record. Celui-ci appartient aux radicaux valaisiens (36,4 %), qui avaient lié leur sort à l'U.D.F. Cette similitude tend à montrer qu'en dépit de son affaiblissement et de ses divisions le radicalisme reste une entité politique. Mais c'est en direction des giscardiens, et surtout des chiraquiens, qu'il faut rechercher les candidats qui exercent réellement un pouvoir économique. Ainsi, un candidat R.P.R. sur trois est cadre supérieur ou chef d'entreprise.

En 1978, les parons représentaient 12,2 % des candidats soutenus par M. Jacques Chirac (1). Cette année, ils étaient 16,3 %. Le R.P.R. est d'ailleurs le seul parti à avoir présenté un vice-président du C.N.P.F., M. Michel Maury-Larbrière, et le patron d'une entreprise nationalisée, M. Marcel Dassault. Parallèlement, les membres des couches moyennes salariées (ingénieurs et cadres moyens), qui étaient en proportion importante il y a trois ans, ont décliné. La fièvre réactionnaire qui s'est emparée du R.P.R. avant les élections présidentielles et législatives s'est donc développée sur un terrain propice.

A l'opposé, observe-t-on chez les candidats un pôle ouvrier ?

Force est de constater que cette notion a complètement disparu de ces législatives. Même au parti communiste, qui avait pourtant développé ces trois dernières années un discours à haute teneur ouvrière, — les « cols bleus » ne sont plus majoritaires, passant de 33 % en 1978 à 27 % en 1981. Ils sont nettement dépassés par les enseignants. Le P.C. garde toutefois une nette coloration populaire. Instituteurs, employés et ouvriers y restent — tout juste — majoritaires (51,8 %).

Les socialistes trouvent, quant à eux, leur élite au centre de l'échelle sociale. L'énorme masse des enseignants (39,7 %), et plus particulièrement des professeurs (31,2 %), parmi les candidats y contribue largement. Le poids important des cadres moyens renforce cette position. Vu sous cet angle, le parti socialiste apparaît donc davantage comme une formation de classes moyennes salariées que comme un parti ouvrier. La proportion des candidats issus de couches défavorisées (employés et ouvriers) y est d'ailleurs très faible.

Une femme sur deux est... communiste

Ce clivage entre les « partis bourgeois » et les autres se confirme si l'on considère le comportement à l'égard des « minorités » de la politique, c'est-à-dire de celles et ceux qui aspirent à y jouer un plus grand rôle. Et tout d'abord les femmes. Dans ce domaine, les chiffres ne sont pas vraiment flatteurs pour le gauche. Mais ils sont accablants pour la droite.

Au total, 128 femmes ont été présentées par les grands partis à ces législatives. La moitié, très exactement, l'ont été par le parti communiste. Le P.S. a donné ses chances à 37 candidats soit plus du double de toute l'ancienne majorité (15).

Les partis qui commencent à se féminiser se distinguent donc nettement de ceux qui semblent faire barrage à la présence de femmes. D'un côté la gauche, avec 13,5 % des femmes pour le P.C., 8 % pour le P.S. et 6,7 % pour le M.R.G. De l'autre la droite, avec 3,2 % de femmes pour l'U.D.F. et 2 % pour le R.P.R. On observe d'ailleurs que quatre des neuf femmes présentes par l'alliance giscardienne appartiennent au C.D.S.

Par-delà ces différences, il faut bien reconnaître que, même à gauche, le féminisme a encore des progrès à accomplir. Au parti socialiste, notamment, l'action inconnue menée depuis des années, notamment par le maire de Dreux, M. François Gaspard, et par Yvette Roudy ne produit que des résultats très lents. Moyennant quoi, de nouvelles motions demanderont une fois de plus que les femmes soient mieux représentées dans le parti à l'occasion du congrès de Valence. Une contribution présentée par M. Annette Chepy fixe d'ailleurs des quotas : 30 % de femmes dans tous les scrutins locaux et nationaux ; 50 % aux élections municipales. Une autre contribution signée par six fédérations militantes de vingt-six fédérations réclame un quota maximum de 30 % d'hommes dans toutes les assemblées élues de la nation.

On en est loin. D'autant que

pour les femmes le scrutin constitue un filtre impitoyable. Ainsi, 3 %, seulement des élus communistes sont des femmes (alors qu'il en présentait 13,5 %) et 5,9 % des socialistes (contre 8 % qui se présentaient). On pourrait donc croire que, dans une bonne proportion, les candidats sont présentés pour faire nombre dans des circonscriptions où elles n'ont guère de chances d'être élues. Ce côté « alibi » se retrouve d'ailleurs dans le choix des suppléants. Ainsi, au P.C., 23,8 % des suppléants sont des femmes. Mais cet écartage n'est que la politique est encore souvent considérée comme un « métier d'homme ».

Pourtant, d'élection en élection, la cause féministe fait des progrès à gauche. La présence de M. Gisèle Halimi parmi les candidats socialistes dans une circonscription « impénétrable » revêt, à cet égard, une signification particulière.

Les partis heureux n'ont pas d'histoire

Le sexisme qui se manifeste, notamment à droite, se double-il d'un comportement anti-jeunes ? Sur ce point, la réponse est plus ambiguë. Si l'on s'en tient à l'âge moyen des candidats, le camp de la jeunesse est à gauche. Les sondages tendent d'ailleurs à montrer que c'est aussi le cas dans l'électorat. Les représentants des partis de gauche ont, de fait, une moyenne d'âge sensiblement moins élevée que ceux de droite. Le candidat moyen du Mouvement des radicaux de gauche a, ainsi, quarante-quatre ans et cinq mois, celui du P.S. est âgé de quarante-quatre ans et sept mois, et celui du P.C. de quarante-six ans et trois mois. Dans l'autre « camp », le candidat type de l'U.D.F. a quarante-sept ans et trois mois, et celui du R.P.R. quarante-neuf ans et deux mois.

Trois années séparent donc la moyenne d'âge des candidats les plus jeunes de celle des plus âgés. Il serait toutefois abusif de tirer des conclusions par trop bâties sur le comportement à l'égard de la jeunesse. Ainsi, le second degré de présentation de candidats de moins de trente ans est détenu par le C.D.S. (3,4 %), dont la moyenne d'âge est pourtant de quarante-neuf ans et neuf mois. Il précède de très peu le R.P.R. (3,1 %) et le P.S. (3 %).

Il faut donc aller chercher à l'autre extrémité de la pyramide des âges les raisons de cette différence de l'âge moyen des candidats. Les statistiques sont, dans ce domaine aussi, éloquentes : 2,2 % de plus de soixante-cinq ans au P.C., 4,4 % au P.S., mais 8,4 % au R.P.R. et 11,6 % chez les radicaux de gauche.

Il faut donc aller chercher à l'autre extrémité de la pyramide des âges les raisons de cette différence de l'âge moyen des candidats. Les statistiques sont, dans ce domaine aussi, éloquentes : 2,2 % de plus de soixante-cinq ans au P.C., 4,4 % au P.S., mais 8,4 % au R.P.R. et 11,6 % chez les radicaux de gauche.

Les grands partis de gauche accommoderaient-ils leurs principes à la saute cocotier ? Pour les élections de 1978, le P.C. avait fait un effort important de rajeunissement de ses candidats. Et le terme « effort » n'est pas simplement employé ici pour des raisons diplomatiques. Il n'a sans doute pas été aidé d'inciter des figures historiques comme Etienne Fajon ou Virgile Barel à se retirer. Cette politique n'a pas été poursuivie en 1981. Mais elle a laissé quelques traces.

Au P.S., en revanche, cette opération n'a guère été nécessaire. A l'exception de quelques « notabilités » de la IV^e République, une grande partie des cadres du parti qui se sont retrouvés en lice aux élections appartient à la génération d'Epinyay.

Cette distinction P.C.-P.S. permet de différencier les partis qui ont une « histoire » de ceux qui n'en ont pas. Elle peut donc s'appuyer sur l'âge des candidats. Au P.S., en revanche, cette opération n'a guère été nécessaire. A l'exception de quelques « notabilités » de la IV^e République, une grande partie des cadres du parti qui se sont retrouvés en lice aux élections appartient à la génération d'Epinyay.

silage des nouvelles orientations radicales de gauche, de l'autre, les « barons » du radicalisme, qui ont connu toutes ses campagnes, ses conquêtes et sa retraite. Boulevard Saint-Germain, cette opposition entre les « radicaux du gazon » et les « radicaux du casoulet », revient fréquemment dans les conversations. Et, pourtant, c'est en Corse qu'il faut aller chercher les plus purs représentants de ce radicalisme du casoulet. La moyenne d'âge de trois des quatre candidats du M.R.G. qui s'y sont présentés, MM. Toussaint Luciani, Jean Zuccarelli et le docteur Luisi, y dépasse les soixante-neuf ans.

Qualités « historiques », démocrates-chrétiens historiques, radicaux historiques... Mais on peut difficilement parler de giscardiens historiques. Or, en dépit des multiples discours de l'ancien président de la République à l'intention des jeunes, aucun des candidats présentés par le P.R. au sein de l'U.D.F. n'avait moins de trente ans. En revanche, un sur cinq avait plus de soixante ans. De même, les candidats qui se sont présentés sous la seule étiquette U.D.F. — c'est-à-dire qui ont pour la plupart embrassé la carrière politique depuis 1978 — sont en moyenne les plus âgés (quarante-neuf ans et six mois). Sans doute y aurait-il matière à réflexion sur les relations entre l'âge et les orientations politiques.

Socialistes, mais notables

On pourrait même ajouter : entre l'âge et l'engagement politique. Car les partis les plus « vieux » ne sont pas forcément ceux qui groupent le plus de vieux routiers de la politique. L'U.D.F. est en particulier, après les radicaux de gauche, la formation qui a présenté le plus de nouveaux candidats (40,7 %). Sans doute, le démon de midi politique.

Très surprenant est, aussi, le taux de renouvellement du M.R.G. Six sur dix de ses candidats n'avaient pas brigué un mandat de député il y a trois ans. Ce renouvellement est sans doute dû au double effet de la séduction qu'exerce M. Michel Comte sur une certaine « nouvelle gauche » et sur les écologistes, et de la possibilité de faire rapidement carrière dans une formation qui manque manifestement de cadres.

A l'opposé, le P.C. (21,2 % de nouveaux candidats) et le R.P.R. (36,6 %) gagnent la palme de l'immobilité. On peut, bien sûr, en tirer des conclusions sur le fonctionnement interne de ces partis. Mais il semble aussi que ce faible renouvellement doive être mis au compte de la surprise devant ces élections imprévues et de la très faible préparation des formations politiques. La tendance générale, même pour les partis qui, comme le P.S., se sentent sensiblement renouvelés a, en effet, consisté à faire confiance à ceux qui avaient déjà brigué la députation il y a trois ans. Et pour cause : ils étaient déjà connus des électeurs. La notoriété est, en effet, souvent l'antichambre de l'investiture.

De fait, le candidat-type est aussi un notable. A l'exception des deux partis radicaux, dont



plus de la moitié des candidats n'ont aucun mandat local, les formations politiques choisissent surtout des élus locaux. Dans ce domaine, les différences ne sont pas très sensibles. Mais le P.S. arrive en tête : 65,3 % de ses candidats ont au moins un mandat ; les autres formations n'en sont pas très éloignées : 64,3 % pour l'U.D.F., 62,4 % pour le P.C. et le R.P.R.

Plus on est « distingué », plus on a de chances. Ainsi, un candi-

dat socialiste sur trois cumule un mandat municipal et un siège dans un conseil général. Cette fois, le « parti du président » distancie très nettement ses partisans. Il est vrai que, s'il a perdu les élections législatives de 1978, les cantonales et les municipales de 1976 et de 1977 lui avaient été très favorables. Ah ! l'effet de la limite du cumul des mandats !

(1) Le Monde du 17 mars 1978.

Catégories socio-professionnelles des candidats

	P.C.	P.S.	M.R.G.	R.P.R.	U.D.F.	Don. Rad.	C.D.S.	P.R.	U.D.F. Autres
Hauts fonctionnaires	0	2,7	3,8	10,6	10,8	15,2	12,3	8,6	11,3
Chefs d'entreprise	1	4,2	9,4	16,3	12,3	18,3	12,3	11,3	9,3
Cadres supérieurs	1,3	12	15,1	16,3	12,3	4,6	12,3	15,1	14,3
Professions libérales	2,8	11,8	33,8	21,2	23,8	36,4	17,8	24,5	23,8
• dont avocats	0	4,2	13,2	5,3	8,5	9,1	8,2	10,4	4,6
• dont médecins	1,9	5,4	15,1	7,8	9,7	22,7	2,7	9,4	11,9
Ingénieurs	1,5	4,5	0	3,5	7,7	4,6	13,7	1,9	16,7
Cadres moyens	17,3	16	15,1	12,7	11,6	9,1	12,3	14,1	7,1
Enseignants	30,4	38,7	7,6	9,9	10	4,6	9,6	12,3	4,8
• dont professeurs	16,9	31,2	5,7	8,8	8,6	4,6	9,6	12,3	4,8
• dont instituteurs	12,2	5,6	0	0	0,4	0	0	0	6,3
Commerçants-artistes	3,6	0,2	3,8	3,6	2,7	0	2,8	3,8	2,4
Agriculteurs	1,5	1,1	1,8	3,2	5,8	4,6	2,8	5,7	8,5
Employés	12,3	2,9	0	0,3	0,6	0	1,3	0,9	0
Ouvriers	27,3	0,7	1,9	0	0	0	0	0	0
Autres	1	2,4	7,6	2,5	2,4	4,6	2,8	1,9	0

Le gentil petit robot et le méchant ordinateur

(Suite de la première page)

D'ailleurs, pour vanter les qualités d'une machine, on prend de plus en plus souvent comme référence une autre machine : l'aspirateur Philips se mécommoder en voiture roulant sur la motte-automatique ; l'autoradio de Pioneer est un violon en forme de Ucar et la Peugeot 305 sont des vaisseaux extra-terrestres ; la Renault 14 est un avion. Métaphore d'elle-même, la machine se voit aussi attribuer l'intelligence, même si elle ne recrée pas de microprocesseur : la « voiture surdouée » pourvue d'un économètre électronique voisine avec le mixer de Rowenta (« Avec sa tête pas comme tout le monde, il est vraiment doué », les montres Yema à quartz ont « un cerveau et du charme » etc. Dans toutes ces annonces, le couple traditionnel - produit volupueux et consommateur épanoui - a disparu. Reste l'objet, de plus en plus autonome dans son « comportement ».

Exemple caractéristique de cette tendance, la campagne « Ma Renault 5 est une sorcière » fait de la voiture une petite coquette astucieuse qui s'offre des sorciers la nuit à l'insu de son propriétaire. Directeur des Publications, l'agence chargée de la publicité de la Régie, Jean Lambert se défend d'imposer une nouvelle conception de la machine : « Soyons modestes, la publicité est une technique récupératrice qui innove jamais, mais s'appuie sur des thèmes qui existent déjà, avec, pour résultat, de les user très vite. Il se trouve simplement qu'à ce jour, l'homme, une certaine coïncidence entre la mode en matière de communication publicitaire et le style de communication de Renault ».

« Esclave »

« Depuis cinq ans environ, précise Benoît Marzou, responsable de la publicité Renault en France, nous sommes guidés par un principe d'anthropomorphisme : l'automobile n'est pas un objet, mais une personne, et se comporte comme telle dans ses relations avec le public. Conséquence presque obligatoire, les voitures sont conçues « habitées ». Cela confine à la magie lorsque, dans une séquence à la télévision, par exemple, on voit très clairement que le véhicule manœuvre sans conducteur. Selon Jean Lambert, « il y a bien une relation magique, de personne à personne, qui s'établit entre l'acheteur et l'automobile. Ce qu'on appelle la crise économique a peut-être renforcé ce phénomène, car la voiture est devenue un produit rare et cher », un être polyvalent, ami, animal domestique (Renault a un projet de commande vocale de l'essuie-glace) et refuge.

La nouvelle mythologie qui se met en place recense les nouvelles divisions introduites dans le travail. Le « grand méchant ordinateur » s'oppose au « gentil petit robot » comme les esprits malins s'opposent aux bons génies. Mais, à la différence des sociétés primitives et agricoles où tous les individus étaient également soumis aux forces naturelles, bonnes et mauvaises, la nôtre est fondée sur un rapport intégral au savoir et à la technique : pour les informaticiens, qui constituent déjà au sein des entreprises une sorte de clergé distinct non seulement des ouvriers, mais des cadres affectés au contrôle de la production, l'ordinateur n'est qu'« un esclave ». Pour les travailleurs qui appliquent les consignes de la machine, ou la servent, elle risque fort de devenir une entité supérieure.

Ce chercheur en biologie à l'université de New-York, qui se travaux mettent en contact quotidien avec l'ordinateur, résumait assez brutalement son sentiment : « L'ordinateur est stupide, il ne fait que ce qu'on lui dit de faire, très vite. Mais le

type qui l'« orfèvre » en commettant sans cesse des erreurs et en m'obligeant toute la journée à répéter les mêmes choses, il est encore plus stupide ! », avant d'ajouter, sur un ton plus rêveur : « Il ne sait pas ce que c'est que créer un programme, c'est fascinant comme dessiner une belle femme... »

« Generation Proteus »

Pour le sociologue Léo Scheer, il n'y a rien d'étonnant à ce que notre « délire collectif » sur les machines « prenne une forme sexuelle, et plus particulièrement celle du rapport des femmes avec les machines : « Il y a un ressemblance de nos rapports avec la nature. De la même façon que la mythologie antique exprimait un certain type de rapport à l'animalité en racontant les amours des dieux avec des animaux, ce qui engendrait des éres hybrides, centaures, minotaures, etc., nous créons une nouvelle mythologie à partir des relations femme-machine ».

Un fantasme qui s'incarne couramment dans l'association chevachant sa moto, et qui apparaît déjà avec humour dans la célèbre bande dessinée des années 60, *Barbarella*. « Je suis qui me donne un quelque chose d'un peu mécanique », avouait à l'époque de Jean-Claude Forest un robot avec qui elle avait fait l'amour. Plus récemment, le peintre Giger, qui collabora à la conception des décors d'*Alien*, est obsédé de visions morbides de femmes accouplées à du métal.

Si les femmes sont aussi souvent le support de semblables fantasmes, c'est - entre autres raisons - parce qu'elles détiennent les clés de la reproduction. Récemment diffusé sur le petit écran en prélude à un débat sur l'intelligence artificielle, *Generation Proteus* est le premier film qui ait franchement abordé ce thème : un ordinateur surdoué s'adresse une femme pour lui faire de force un enfant, auquel il donnera l'apparence de la petite fille de l'étréne, morte de leucémie quelques années plus tôt. L'ordinateur joue ainsi un rôle ambivalent : il menace l'intégrité de l'espèce humaine, ou prépare une mutation nécessaire à sa survie.

De façon beaucoup moins subtile, un nombre croissant de films commerciaux utilisent l'argument de la « sexualité machinée », notamment dans le do-

maine du porno. Témoin cette cassette vidéo vendue aux Etats-Unis, *Starving* (la Vierge des étoiles). Une jeune fille, dernière représentante de l'espèce humaine et version S-F de la Belle au bois dormant, se réveille au milieu des robots qui peuplent une lointaine planète. C'est par des bandes vidéo qu'elle découvre comment était la vie sur la Terre et le porno oblige - la sexualité humaine. Le film se termine par une scène d'amour assez surprenante avec éjaculation de la machine, commentée en voix off : « Est-ce la fin de la race humaine, une explosion organique géante qui la renverrait aux étoiles ? Ou bien la reconnaissance de l'être humain, lui redonnant sa place légitime, celle du Seigneur de l'univers ? Nous serions tous alors les enfants de la Vierge des étoiles... »

Cette parodie douteuse des mythes religieux a au moins le mérite d'indiquer ce qui est en jeu dans ces variations sur l'union avec les machines : notre vœu d'immortalité. On nous a tellement habitués aux représentations perfectionnées, qu'il est logique d'avoir envie de devenir un « être-clone », à l'insu de la fable humaniste de Pinocchio, la marionnette qui voulait être un enfant.

Non désirantes

La réalité est bien prête à rattraper nos fantasmes. Et existe déjà des machines érotiques (5), qui n'ont pas la posture de l'automate dont Casanova tombait amoureux dans le film de Fellini, mais préfigurent peut-être ce que serait part de la sexualité dans un environnement intelligent, bien qu'elles n'utilisent pas - pour le moment - de microprocesseurs. Qui elles suscitent la curiosité ou l'angoisse, ces « machines non désirantes » nous rappellent que la sophistication technologique nous entraîne toujours plus avant dans la simulation du réel. Il y a presque vingt ans, au début de son livre, *Vers l'automatisme social*, Pierre Naville (6) suggérait que « l'automatisme est un archétype musical et radical que celui de la symétrie, ou du cycle, qu'il touche en nous je ne sais quelle corde vibrante du pouvoir créateur, du charme, de la volonté de puissance, de bien d'autres engagements qui nous occupent et nous meuvent jusque dans nos plus nocturnes entreprises ».

(5) Voir le Monde Dimanche du 23 août 1981.
(6) Cité dans les *Enjeux culturels de l'information*, la Documentation Française, 1980.

MOUTONS

La prairie en cave d'un de Baumugnes

Un comble ! Faire pousser de l'herbe dans une cave quand les moutons broutent paisiblement aux alentours... et les « écolos » tirent leur chapeau !

JEAN RAMBAUD

BAUMUGNES, ça n'ode pas évidemment. C'est de la littérature, du Giono. D'ailleurs, nul panache ne l'annonce sur la nationale 75 qui surplombe le lit caillouteux du Buech. Pourtant, à trois cents pas de Saint-Julien-en-Born (Hautes-Alpes) s'ouvre un chemin de terre anonyme qui conduit tout au fond d'un cirque rocheux à un hameau abandonné dans les années 50. C'est Baumugnes.

Alors ils ont monté, comme ça, dans la montagne. Ils sont arrivés sur cette petite estrade de roches, et il y avait là encore un peu de terre à herbe, et ils ont fait Baumugnes. Quand il racontait ainsi la création de son fameux village par des gens venus d'ailleurs - des « parpaillots », persécutés - Giono pouvait-il imaginer qu'un jour d'autres « étrangers » pour faire revivre ce « peu de terre à herbe », avant de se mettre à « fabriquer » dans leur cave de l'herbe à moutons ?

Quoi qu'il en soit des rapports de la fiction poétique et de la réalité, voilà qu'aujourd'hui « un de Baumugnes » nourrit ses brebis avec son fourrage hydroponique cultivé à la barbe du roc dans cinq bacs de un mètre cinquante sur cinq. Sans doute quatre brebis blano-trianon, pour néoflore ? Que non ! Cent soixante-dix mètres donnent ici bon an mal an quelque deux cent vingt aigues. L'histoire valait le détour.

Néon et prénom : Bouchau, Jean-Luc. Age : 35 ans. Marié. Père de trois garçons. Non pas apporté sur ces terres austères par le reflux soixantehuitard, mais fils d'un citadin un bruxellois, homme de droit - qui

avait lui-même opté pour le mouton de Haute-Provence bien avant le temps des communaux bergères. (Cet été, il gardait encore de l'autre côté du Buech, les troupeaux de ses enfants : six cents bêtes).

Jean-Luc est né dans le mouton. Il a fait l'école d'agriculture du Puy-de-Dôme et, plus tard, avec sa femme, il est repartir Baumugnes à l'abandon pour y faire de l'élevage : vaste chalet-ferme traditionnelle, prairies courtes, foin, chapelle rustique, hiver de cinq mois, gel et neige. Ça marchait. Et puis, en 1978, la grande sécheresse a remis en cause l'existence même du troupeau. Pas ça d'herbe pendant deux mois et demi, le foin rare grimpe à des prix fous, une « in-dimentionnée » qui a payé en tout et pour tout huit jours de survie.

Le fourrage hydroponique a sauvé le troupeau. Et Baumugnes. De ces cinq petits bacs de sept mètres carrés et demi, ruisselant de cent litres d'eau par jour, les Bouchau ont tiré un kilo d'herbe fraîche quotidienne pour chaque bête. C'était gagné. « De plus, on continue ».

A la main

Ca ne s'est pas fait tout seul, la méthode, des plus artisanales, managées du temps. Les Bouchau ont tout fait à la main. Chaque jour, mettre les graines en place, arroser, maintenir à 18 degrés la température de la cave, rouler ce tapis d'herbe fraîche et de radicaux - surgit en une semaine - dont les bêtes sont friandes. Encore fallait-il le bacher. Comment ? A la main, au couteau. Maintenant Jean-Luc a remis en service un bache-paillette d'autrefois avec six manivelles et son

grand volant, actionné à la main, toujours. Mais ça va déjà plus vite, et les brebis préfèrent ce hachage-là, moins menu ».

D'année en année, de mois en mois, il s'agit maintenant de voler du temps à la culture hydroponique. Pure question de technique, et d'argent. Petit à petit on passe à l'arrosage automatique, à la vie sans fin pour amener et répartir le grain, qui sera du triticale, un hybride du seigle et du blé, plus rustique, plus résistent.

Le grand projet en cours est la serre qui va remplacer la cave. Equipée de capteurs solaires elle amènera l'eau d'arrosage à la température voulue : tandis que des serpents réchaufferont les bacs.

Ainsi une serre de quatre mètres sur quatre va nourrir tout le troupeau ? Pas exactement. On connaît les qualités du fourrage hydroponique (le Monde Dimanche du 21 décembre 1980). Déjà plus riche en oligo-éléments, acides aminés et vitamines, sa forte charge en enzymes permet en outre une meilleure assimilation des autres fourrages. Dès lors on compte le volume de la ration avec des apports « classiques », mais qui se trouvent valorisés. Tenant compte de la hausse du prix du foin d'ensilage, des tourteaux, des granulés etc., le prix de revient tombe de 30 %.

Parfait pour l'élevage, tout cela ? Mais le consommateur ? Aujourd'hui, très sensibilisé au mythe du « naturel », ne trouve-t-il pas « artificielles » ces prairies sans fleurs qui poussent en cage ? Nullement. Bien au contraire, les plus farouches « écolos » tirent leur chapeau devant l'hydroponique. Car trop souvent, « sous la prairie l'enfer », d'ailleurs, les porcs nourris de même ont reçu le label « Qualité biologique ». Quant au client « ordinaire », il constate tout simplement l'amélioration de la qualité. Le bel élément de la bête étant plus complet, la lactation est favorisée, l'agneau mieux nourri, la viande plus ferme.

On en est là, au positif absolu. Si jamais l'hydroponique se répand - et de nombreux signes le montrent - viendront chez les Bouchau les résultats non pas de beaux discours mais d'une expérience sur le terrain - la Grande Transhumance biocolle-chaudie par Giono vivrait cette fois - depuis qu'on l'annonce ! - ses derniers jours. Que le coup de grâce soit porté par Baumugnes, ce serait un comble !

VISEZ L'ANGLAIS AVEC SPEAKEASY



TEL QU'ON L'ECRIT : Les journaux *Speakeasy* (12 pages : niveaux moyen et avancé) et *Easy Speakeasy* (8 pages : niveau bas) vous proposent l'anglais par l'actualité : English through the news. Les *Speakeasy* sont accompagnés d'un *Notebook* comprenant des exercices autocorrectifs.

TEL QU'ON LE PARLE : Vous lisez l'anglais, vous le parlez, mais quand on vous parle, vous êtes perdu. Alors écoutez les cassettes *Speakeasy Broadcast* (60 min : niveaux moyen et avancé). Vous y trouverez des interviews, reportages et conversations avec des accents différents, pris sur le vif de Londres à Los Angeles.

Comment recevoir une documentation sur les publications *Speakeasy* ?

5 numéros par an : 38 F
5 numéros par an : 38 F
5 numéros par an : 38 F

avec l'envoi d'explication et de textes transcrits, la cassette : 70 F
avec l'envoi d'explication et de textes transcrits, la cassette : 70 F
avec l'envoi d'explication et de textes transcrits, la cassette : 70 F

Prix spécial pour les 3 cassettes : 200 F

Nous vous prions de faire des chèques séparés : un pour l'abonnement au journal, un pour les cassettes. Ci-joint veuillez trouver la somme de

Nom : Prénom :
Adresse :
Ville : Code postal :
A retourner à : *Speakeasy*, Editions Fernand Nathan, 8 rue Machin 75676 Paris Cedex 14

présence du futur

une collection qui mérite ses succès

0000

PRIX APOLLO 1981

kate wilhelm le temps des généraux

GRAND PRIX DE LA SCIENCE-FICTION FRANÇAISE

sérgie brussolo vue en coupe d'une ville malade

présence du futur

une collection en pleine maturité

0000

denoël

928 pages d'incroyables révélations

2 volumes 928 p.

LA GUERRE SECRETE

1939-1945

Anthony Cave Brown

L'Histoire traditionnelle bouleversée !

... Une œuvre considérable. Se lit comme le plus passionnant des romans d'aventure... Henri Amouroux. LE POINT

« Un ouvrage passionnant, précis, égayé, unique... » Georges Bataille. LE MOUVEMENT OUVRIER

... Un monument... Sur une vaste échelle des archives secrètes enfin divulguées... Jean Pichon. LE MONDE

... Des révélations inoubliables. Un document capital... Gilles Lamer. LE FIGARO

... Un ouvrage lumineux sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Capitaine... Jean A. Chénou. LE MATIN

... Un ouvrage très, très important... des documents extraordinaires... Considérable et passionnant... Bernard Pivot. APOSTROPHE

Pygmalion 7500 F

مركز من المجلد

DOSSIER

Le statut de Paris

Paris a un statut à part dans l'ensemble des villes françaises : à la fois commune et département. La décentralisation amorcée par le Parlement et le gouvernement concerne aussi la capitale. Les débats sont en cours.

JEAN PERRIN

Une commune et un département

L'actuel statut de Paris a été voté par le Parlement en 1975. Le principe de l'application du droit commun a été retenu, mais des aménagements particuliers ont été apportés en raison de la spécificité de Paris (importance de la Ville, siège du gouvernement et du Parlement notamment). La loi a créé une commune et un département. Le territoire de la commune de Paris coïncide exactement avec les limites du département de Paris. Paris est donc à la fois commune et département. Plusieurs compétences s'exercent donc sur ce territoire : celle du préfet, représentant nommé par le gouvernement ; celle du maire, élu par les Parisiens, et celle du préfet de police. L'Assemblée départementale présente de ce fait des traits

particuliers. Les Parisiens n'étaient pas, en tant que tel, un conseil général, mais c'est le Conseil de Paris qui, sous la présidence du maire de Paris, exerce, pour le département de Paris, les attributions dévolues aux conseils généraux. Deux innovations constituent des dérogations au droit commun : la création d'officiers municipaux assurant dans chaque arrondissement la création de commissions d'arrondissement qui jouent, selon la loi, un rôle de consultation et d'animation de la vie locale.

● LE MAIRE DE PARIS

L'institution d'un maire de Paris est l'une des innovations essentielles de la loi du 31 décembre 1975. Comme tous les maires de Paris est élu par ses pairs, c'est-à-dire par

Comme Marseille ?

La décentralisation va-t-elle entraîner une réforme du statut de Paris ? L'affaire est complexe car la Ville de Paris est à la fois, depuis la loi du 31 décembre 1975, une commune et un département. Elle est donc soumise à deux ordres de lois, celui de la commune et celui du département. C'est-à-dire que deux pouvoirs se superposent : celui du maire et celui du préfet. Au-delà de ces considérations administratives, et sans tenir compte d'un changement probable de la loi électorale et d'un découpage des secteurs électoraux, il apparaît que le statut actuel de la capitale ne subira pas de grands bouleversements. Paris a un maire, et nul ne songe à remettre en cause la principale innovation de l'actuel statut de la Ville.

Le débat porte en fait sur les commissions d'arrondissement, créées, elles aussi, par la loi de 1975. Aucune autre ville de France ne possède de telles structures, qui, selon le législateur, doivent servir de relais entre la municipalité et la population. Les élus socialistes de la capitale ont toujours réclamé que ces commissions soient élues à la proportionnelle et dépassent ainsi la simple rôle consultatif que leur a fixé la loi. M. Gaston Defferre, ministre de l'Intérieur et de la décentralisation, s'est montré hostile à cette évolution quand l'affaire fut évoquée à l'Assemblée nationale à l'occasion du débat sur la décentralisation. « Paris comme Marseille », a-t-il notamment affirmé. Si l'on décentralise le pouvoir à Paris avec l'intention de donner à la capitale des commissions d'arrondissement de type marseillais, on propose M. Georges Sarre, député et président du groupe socialiste à l'Assemblée nationale, comme maire de Paris. Ce projet a été voté par le Conseil de Paris, mais il n'a pas été adopté par le Parlement.

● ADJOINTS AU MAIRE

Les adjoints au maire sont élus, comme le maire, par le Conseil de Paris. Ils sont au nombre de dix-huit, auxquels peuvent s'ajouter neuf adjoints supplémentaires. Chaque adjoint a une compétence particulière : affaires budgétaires, administration générale, logement, urbanisme, voirie, transport, affaires sociales, vie locale, affaires scolaires, environnement, circulation et stationnement, services industriels et commerciaux, sport, propriété notamment.

● LE CONSEIL DE PARIS

Le nom de Conseil de Paris, qui existait sous l'ancien statut, est rétabli. Car cette assemblée remplit à la fois les fonctions d'un conseil municipal et d'un conseil général. Ainsi, certains jours, le Conseil de Paris se réunit le matin en tant que conseil municipal, et l'après-midi il siège en tant que conseil général. Le mandat des conseillers est de six ans. Le Conseil de Paris peut être dissous par décret décidé de ces ministères. Il ne peut être suspendu. Le Conseil de Paris comprend cent neuf membres élus au scrutin de liste majoritaire à deux tours. Cette élection a lieu par secteur, chaque secteur représentant un arrondissement ou un groupe d'arrondissements.

Sept commissions (affaires financières, circulation, urbanisme, enseignement, affaires sociales, affaires économiques, travaux) ont été créées au sein du Conseil de Paris. Le maire en est le président de droit. Les commissions sont convoquées par le maire, qui fixe l'ordre du jour. Des commissions spéciales ont également été créées : commission du règlement, commission des anciens combattants, commission des Halles. Les commissions ont pour tâche d'examiner les projets de délibération qui leur sont soumis par le maire avant que le Conseil de Paris ne les examine à son tour.

Le Conseil de Paris fonctionne donc selon le droit commun. Il doit siéger au moins une fois par trimestre ou chaque fois que le maire le juge utile. Le Conseil de Paris, ou la moitié des conseillers, peut demander au maire une réunion du Conseil. Le rôle de police, puisqu'il a des responsabilités municipales, peut demander également la réunion de l'Assemblée municipale.

Actuellement, le Conseil se réunit une fois par mois. Les séances sont publiques. L'ordre du jour est établi par le maire et inséré au *Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris* en même temps que la convocation de l'Assemblée. Le maire ou le

sur les affaires sociales notamment. Ces commissions ne font pas l'objet d'un vote.

LES OFFICIERS MUNICIPAUX

La création d'officiers municipaux dans les arrondissements est une des particularités du statut de Paris. Les officiers municipaux sont nommés par le maire. Leur nombre est égal dans chaque arrondissement au nombre des conseillers de Paris élus dans l'arrondissement. Bien entendu, on ne peut être à la fois officier municipal et conseiller de Paris. Comme les autres officiers municipaux, ils ont des fonctions de représentation et de participation à la gestion de la commune. Ils peuvent aussi représenter le maire dans l'arrondissement en l'absence de l'adjoint, attribuer des secours d'urgence et participer, comme représentant du maire, à la gestion des caisses des écoles.

LES COMMISSIONS D'ARRONDISSEMENT

Le législateur a voulu que les Parisiens participent plus activement à la vie de leur ville. C'est pourquoi la loi du 31 décembre 1975 a institué des commissions d'arrondissement. Ces commissions se composent des conseillers élus de l'arrondissement, des officiers municipaux nommés par le maire et de membres élus par le Conseil de Paris, choisis parmi les représentants des activités sociales, familiales, culturelles et sportives exercées dans l'arrondissement, et des personnalités qui concourent à l'animation et au développement de l'arrondissement.

La commission se réunit à la mairie annexée, et ses réunions ne sont pas publiques. Elle est consultée sur les questions d'importance locale. Elle est saisie, à la demande du maire ou du Conseil de Paris, des projets soumis au Conseil de Paris dans la mesure où ceux-ci intéressent l'arrondissement. Organes de l'arrondissement, les commissions d'arrondissement sont habilitées à exercer un droit de proposition sur tous les problèmes locaux. Elles se réunissent alors de leur propre initiative au moins une fois par trimestre.

L'ordre du jour doit être approuvé par le maire. La commission peut entendre des per-

sonnes qualifiées, dont la compétence est en rapport avec les questions inscrites à l'ordre du jour. Si ces commissions d'arrondissement jouent un rôle à travers tous les organismes existant dans l'arrondissement, il convient de souligner qu'elles n'ont aucun pouvoir de décision et par conséquent aucun moyen financier. Toutes leurs initiatives sont soumises à l'approbation du Conseil de Paris. En fait, ces commissions ont avant tout un rôle de consultation et de proposition.

Il existe aussi à la mairie de Paris des commissions « extra-municipales » de concertation qui se réunissent à l'Hôtel de Ville. Elles sont composées d'élus, de membres de l'administration et de représentants des secteurs concernés, qu'il s'agisse de questions professionnelles, sociales, culturelles ou du cadre de vie.

L'ADMINISTRATION

La mairie de Paris dispose d'une administration importante : les effectifs du personnel communal s'élèvent à 34 000 personnes réparties par quatre-vingt-dix statuts différents : 4 300 agents sont employés par la préfecture de Paris, et 29 000 environ (dont 24 000 policiers en tenue) par la préfecture de police ; la commune de Paris emploie également des fonctionnaires d'Etat placés en position de détachement.

Les attributions du maire sont très vastes. Elles comprennent les finances et les affaires économiques, les affaires scolaires, la jeunesse et les sports, les affaires culturelles, l'urbanisme, le logement, la voirie, la propriété, l'architecture, les parcs, jardins et espaces verts, les services industriels et commerciaux, les affaires médico-sociales et l'hygiène. Ces domaines d'activités sont bien entendu les mêmes que ceux de toutes les mairies de France, mais les dimensions et l'importance de son budget (10,8 milliards de francs pour le budget de fonctionnement, 2,8 milliards de francs pour le budget d'investissement) lui donnent, en fait, un poids considérable dans la vie du pays.

LE PRÉFET DE PARIS

Dans le statut actuel, le préfet représente l'Etat sur le territoire de Paris et y exerce les fonctions de tout préfet responsable de l'administration départementale. Le préfet de Paris est préfet de la région Ile-de-France.

Quelques chiffres

Superficie : 10 539 hectares
Nombre d'habitants, selon le recensement de 1975 : 2 259 830 habitants (53,8 % de femmes, 46,2 % d'hommes)
Personnel de la mairie : 34 000 agents.
Budget de fonctionnement : 10,8 milliards de francs.
Budget d'investissement : 2,8 milliards de francs.
Espaces verts : 2 830 hectares (429 000 arbres, plants dont 100 000 dans les rues).
Projeté : 22,5 kilomètres carrés de voies publiques, 2 200 kilomètres de caniveaux, 14 kilomètres carrés de chaussées à neiger.
Longueur du réseau d'eau potable : 1 750 kilomètres.
Volume d'eau usée épurée par jour : 2 370 000 mètres cubes.
Nombre de logements : 1 257 414.
Nombre de commerces : 64 000.
Transport : 1,107 milliard de voyageurs par an (autobus : 321 millions).
Tourisme : 12 millions de visiteurs en 1980 (nombre de chambres : 128 621, terrains de camping : 1 500 places. Restée des dévies : 7 milliards de francs).

Les groupes politiques du Conseil de Paris

- Union pour Paris (R.P.R.), 55 membres, présidé par M. Pierre Bess.
- Groupe communiste, 22 membres, présidé par M. Henri Médard.
- Groupe socialiste, 15 membres, présidé par M. Georges Sarre.
- Centriste, Liberté de Paris, 7 membres, présidé par M. Paul Perrin.
- Paris renouveau, 7 membres, présidé par M. Raymond Lema.
- Radicaux de gauche, 2 membres (Mlle. Gompes et Pierre Matté).
- Non inscrit : M. Pierre Debizet.

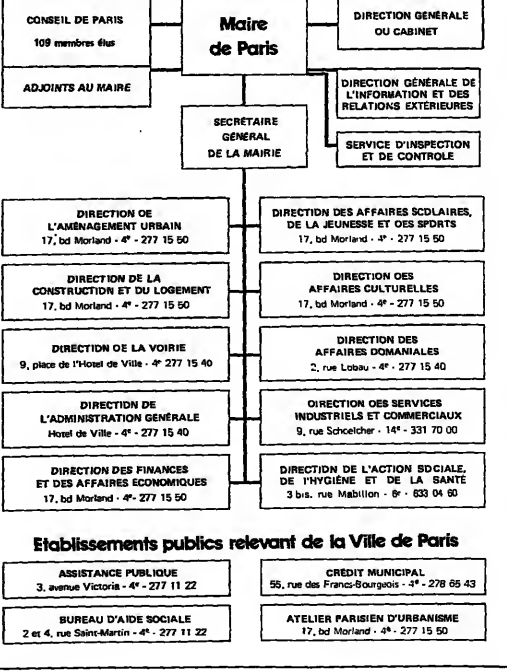
Les sièges par arrondissements

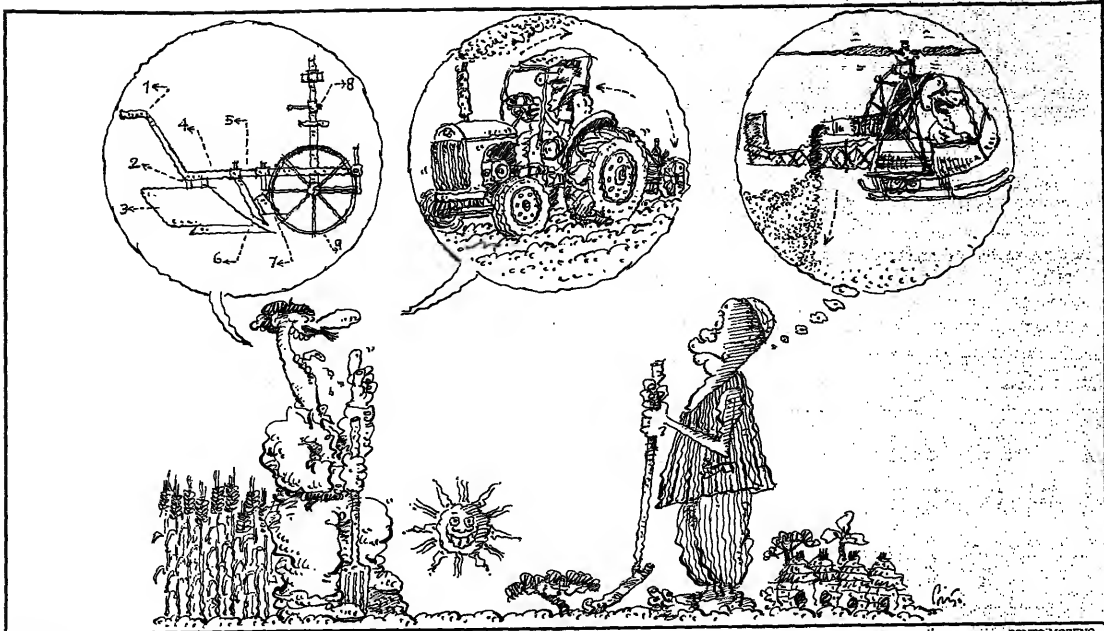
Les 109 élus du Conseil de Paris se répartissent ainsi :

- 1^{er} secteur (1^{er} et 4^{ème} arr.) : 4 sièges
- 2^{ème} secteur (2^{ème} et 3^{ème} arr.) : 4 sièges
- 3^{ème} secteur (5^{ème} arr.) : 4 sièges
- 4^{ème} secteur (6^{ème} arr.) : 4 sièges
- 5^{ème} secteur (7^{ème} arr.) : 4 sièges
- 6^{ème} secteur (8^{ème} arr.) : 4 sièges
- 7^{ème} secteur (9^{ème} arr.) : 4 sièges
- 8^{ème} secteur (10^{ème} arr.) : 4 sièges
- 9^{ème} secteur (11^{ème} arr.) : 4 sièges
- 10^{ème} secteur (12^{ème} arr.) : 4 sièges
- 11^{ème} secteur (13^{ème} arr.) : 4 sièges
- 12^{ème} secteur (14^{ème} arr.) : 4 sièges
- 13^{ème} secteur (15^{ème} arr.) : 4 sièges
- 14^{ème} secteur (16^{ème} arr.) : 4 sièges
- 15^{ème} secteur (17^{ème} arr.) : 4 sièges
- 16^{ème} secteur (18^{ème} arr.) : 4 sièges
- 17^{ème} secteur (19^{ème} arr.) : 4 sièges
- 18^{ème} secteur (20^{ème} arr.) : 4 sièges

Les maires de Paris

- Jean-Sylvain Bailly, élu, 15 juillet 1789-15 novembre 1791.
- Jérôme Pétion, élu, 18 novembre 1791 - 15 octobre 1792 (suspendu du 6 au 13 juillet 1792).
- Philibert Berie, maire intérimaire du 7 au 13 juillet 1792.
- René Boucher, maire intérimaire du 15 octobre au 2 décembre 1792.
- Henri Leffèvre d'Ormesson, élu, 21 novembre 1792, refuse son élection.
- Nicolas Chambrun, élu, 8 déc. 1792-2 févr. 1793.
- Jean-Nicolas Pache, élu, 14 février 1793-10 mai 1794.
- Jean-Baptiste Fleuret-Lescot, nommé, 10 mai-17 juillet 1794.
- Louis-Antoine Garnier-Pagès, nommé, 24 février-5 mars 1848.
- Auguste Marrast, nommé, 9 mars-19 juillet 1848.
- Étienne Arago, nommé, 4 septembre-15 novembre 1870.
- Jules Ferry, nommé, 15 novembre-1870-5 juin 1871.
- Jacques Chirac, élu le 25 mars 1977.





PONTO MORENO

ETRANGER

Un paysan italien en pays mossi

Giglio Paolo est arrivé par hasard dans un village voltaïque et y est resté. Paysan parmi les paysans.

NICOLAS BABY

EN plein pays mossi, l'ethnie majoritaire en Haute-Volta, à quelque 80 km de Ouagadougou, à l'assé, village isolé dans la brousse, on trouve un fils de la campagne italienne. Dans les années 70, l'Italie a institutionnalisé l'objection de conscience dominant accès à un service civil de coopération. Le hasard aidant, Giglio Paolo, originaire du Piémont, est arrivé en 1973 en Haute-Volta. Depuis lors, à l'exception d'une année de retour au pays natal, et non sans quelques démêlés avec les autorités occidentales ou les organismes internationaux qui l'ont tour à tour pariaé, Giglio, qui parle couramment le mooré, est devenu Mossi parmi les Mossis. Son expérience l'a amené à modifier complètement son comportement à l'égard de ce qu'il est convenu d'appeler l'aide au développement. La plupart du temps, estime-t-il, les projets sont portés à bout de bras par un coopérant. S'il s'en va, l'expérience s'achève. Que les résultats obtenus aient été positifs ou d'une efficacité douteuse, de toute manière, peu de temps après son départ, les gens sur place en sont au même point, ou à peu près. A son niveau limité d'intervention, Giglio s'est donc efforcé de trouver une autre méthode d'approche. Partant, il a aussi modifié le contenu même des interventions qu'il s'efforce de promouvoir.

obtenir. « Progressivement il y en a ainsi un ou deux, puis plusieurs autres qui reprennent des méthodes qui améliorent sensiblement les cultures. Ces techniques nouvelles deviennent leurs. Pour aboutir à un tel résultat, il ne faut pas forcer le temps. L'organisation de la nature et des hommes est réglée par des siècles de vie et de mort, d'érosion des mœurs et de lents bouleversements du paysage. Dans ces sociétés quasi immobiles depuis des siècles, l'introduction d'importants sauts technologiques est périlleuse. « Je préfère contribuer à les faire avancer à tous petits pas, mais qu'au moins ce progrès leur soit définitivement acquis », dit Giglio. Après tout, il a fallu du temps aux paysans de ma région italienne pour adopter une semence de blé sélectionnée ! »

« Politique-cadeau »

Giglio arrive aussi à nouer des contacts qui permettent parfois au village de dérocher des subventions. L'ambassade de France à Ouagadougou a une section d'aide aux petits projets de développement, animée par un responsable remarquable. Giglio a obtenu de cette section un financement limité qui a servi à l'achat de bœufs. « Il était possible de louer les services d'un bulldozer », note-t-il. Mais ce genre d'intervention exige de gros frais, et le contrôle de l'ouvrage risque d'échapper aux paysans. J'ai vu des villages où le barrage avait été endommagé, les habitants attendant le retour de la machine. S'ils n'ont

pas les fonds nécessaires, ou si elle n'est pas disponible, ils attendent quand même. Mais ce que tu fais toi-même, tu sais le réparer. » Giglio ne conteste pas systématiquement l'utilisation des machines. « Dans certains cas, elle peut être appropriée. Mais le critère, c'est la participation active des villageois. Si ça leur passe par-dessus la tête, c'est forcément plus ou moins négatif. Généralement, il est bien plus utile d'acheter des machines de production durable : il ne faut pas non plus oublier que certaines formes d'assistance disposent d'artisans traditionnels, en l'occurrence celui des forgerons, qui profitent d'entreprises industrielles étrangères. Tout se tient. »

Giglio s'en prend aussi à la systématisation de la « politique-cadeau ». « Prends l'exemple du bois, dans cette région où toutes les figures ouvrent à tous vents, avec une grande déperdition d'énergie. Maintenant le bois manque, et on a sacrément intérêt à le préserver, sur le déboisement occasionne la désertification, la sécheresse. Il m'arrive d'aller chercher du bois pour le village, mais je le fais payer. C'est une somme symbolique qui ne rembourse même pas les frais d'essence, mais j'y tiens. Cela introduit une modification dans les

habitudes qui aide à comprendre qu'il y a une corrélation nouvelle. Un jour ou l'autre absent du village, des Allemands débloquent et font une distribution gratuite de bois ! Toute la prise de conscience peut être fournie par terre et moi, je risque de me faire mal voir ! »

Le cas de Giglio est bien sûr exceptionnel. Il n'est pas là pour un bref séjour. Il y vit, il ne sent d'ailleurs pas toujours complètement à l'aise. Ça qui le gêne dans ces rapports avec le village, c'est la question des mariages forcés et de Tabaco de liberté des femmes. Il ignore un peu, donne parfois assistance, s'efforce néanmoins de ne pas choquer. Mais il ne conçoit pas sa vie ailleurs et surtout que dans ce coin reculé de la brousse voltaïque. Son expérience illustre les difficultés de l'aide fournie par les pays et experts occidentaux au tiers-monde.

« Ici, tu comprends, concède-t-il, c'est la question des mariages forcés et de Tabaco de liberté des femmes. Il ignore un peu, donne parfois assistance, s'efforce néanmoins de ne pas choquer. Mais il ne conçoit pas sa vie ailleurs et surtout que dans ce coin reculé de la brousse voltaïque. Son expérience illustre les difficultés de l'aide fournie par les pays et experts occidentaux au tiers-monde. »

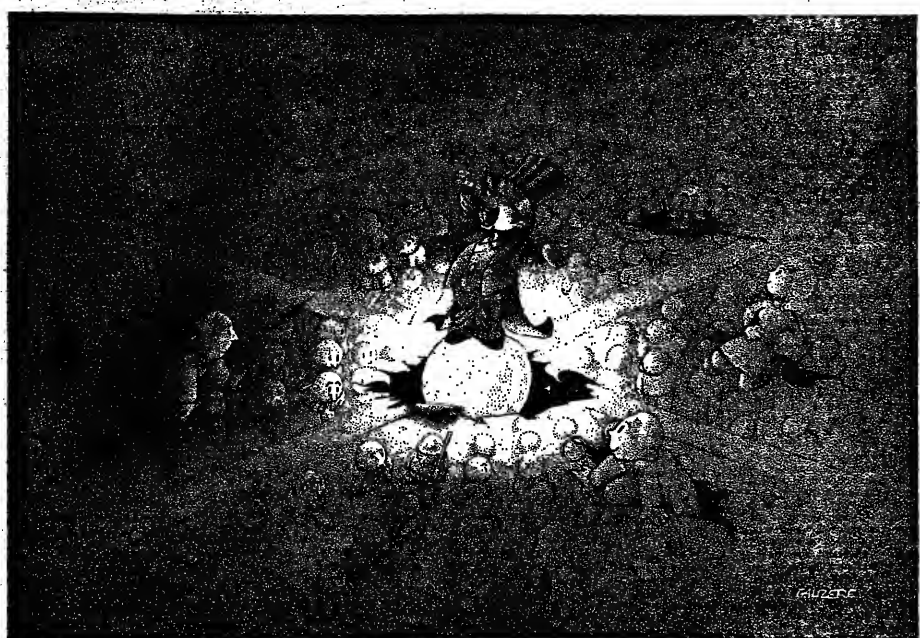
Stratagèmes

Pour faire passer des idées nouvelles, Giglio use de toutes sortes de stratagèmes. Il répète longuement certaines opérations qui pourraient être réalisées en une seule fois, jusqu'à ce qu'il vienne l'interroger sur ce qu'il fait. Pour amener le village à construire une diguette, il a utilisé un procédé de soo tru. Il nous montre une décadence du terroir : « C'est ici que va se construire un gîteon. On ne manque pas d'eau : il pleut suffisamment. Mais les pluies sont très concentrées sur quelques mois de l'année ; le problème c'est d'organiser la rétention de l'eau. Avec ce petit barrage, on arriverait à retenir une masse d'eau de pluie qui vont se perdre à des centaines de mètres en aval. Par infiltration, elles iraient gonfler la nappe phréatique et feraient remonter le niveau d'eau dans les puits. Si j'étais venu à une assemblée du village proposer la construction de cette diguette, tout le monde aurait approuvé, tout en pensant : « eh bien, le blanc va le faire ! » Je ne participe pas aux assemblées. Dans ce cas-ci, j'ai discuté avec des paysans qui, convaincus, ont eux-mêmes avancé l'idée. Une objection a été soulevée, qui m'a été rapportée : les pierres seraient trop éloignées. Je n'ai rien dit. La semaine suivante, j'ai sorti mon vélo de ma concession. J'ai entassé des objets à l'arrière et j'ai attendu quelques heures. Au bout d'un moment, les enfants sont venus me demander où j'allais. J'ai répondu que je me rendais à un village proche de Peuls sédentarisés qui m'avaient demandé conseil pour la construction d'une digue. A mon retour, toutes les pierres étaient

Anais
Nin
Vénus
Erotica
LIVRE
POCHE

Monsarrat
MARIN
POUR L'ÉTERNITÉ
* Le coureur des mers
** Sombre navire
La vie tumultueuse d'un héros qui incarne l'esprit d'aventure de tous les marins du monde. Un monument littéraire où le roman se mêle étroitement à l'Histoire. Une fresque superbe et colorée. Le plus beau livre de l'auteur de « Mer cruelle »
FLON

صحة من الامم



JEAN-PIERRE GAUZIER

d'imitateurs de Chaka. Ce fut le cas, notamment, des Matabelu, du Zimbabwe avec Mzilikazi, des Swazi avec Sobhuza et des Basouto, du Lesotho avec Moshoeshoe (5). Aucun de ces chefs n'eut cependant une vision aussi profonde que Chaka. Le chef Zulus voulait fonder dans une seule nation tous les peuples noirs d'Afrique australe.

A la veille de sa mort, il avait commencé la soumission des Swazi, des Basouto et des Tonga. Un tel regroupement aurait représenté une force de résistance redoutable à la mainmise blanche. Les Européens ne s'y sont pas trompés qui se sont alors efforcés depuis près d'un siècle de créer, d'entretenir et de légaliser des divisions ethniques entre Africains. C'est le sens de la politique des Boudoustans dans le pays de l'apartheid.

Les historiens n'ont pas toujours été tendres pour Chaka. Il est souvent présenté comme un tyran assoiffé de sang. Il est exact que le système politique et militaire construit par le chef zoulou comportait dans son principe même le risque permanent d'un dérapage incontrôlé vers le despotisme. La centralisation du pouvoir dans les mains d'un seul homme, l'identification, même provisoire, de l'individualité nationale en la personne du chef, l'élimination des opposants de contrôle, tous ces éléments formaient un milieu favorable à la tyrannie.

La politique de Chaka rappelle celle d'un autre souverain africain : l'almami Samori, fondateur lui aussi d'un empire éphémère en Afrique de l'Ouest à la fin du siècle dernier. On retrouve chez lui la même volonté clairvoyante de créer une organisation politique plus vaste et plus cohérente, capable de contrer la pénétration européenne. Mais les structures de la société traditionnelle constituaient un obstacle à la réalisation de leur dessein. Les moyens qu'ils ont utilisés pour les réduire furent par être insupportables à leurs peuples, ce qui explique en partie leur échec.

Le refusant les théories générales et en mettant l'accent sur le rôle des individus, Raymond Boudon va à contre-courant des tendances dominantes dans la sociologie française. Cette position marginale le conduit à porter un jugement sévère sur l'Université et l'intelligentsia.

Raymond Boudon, un sociologue qui croit à l'individu

En refusant les théories générales et en mettant l'accent sur le rôle des individus, Raymond Boudon va à contre-courant des tendances dominantes dans la sociologie française. Cette position marginale le conduit à porter un jugement sévère sur l'Université et l'intelligentsia.

CHRISTIAN DELACAMPAGNE

ESPRIT inséparable, tendance au paradoxe, méditation pour l'analyse philosophique... Raymond Boudon n'est pas un sociologue comme les autres. Son œuvre importante lui a valu une large réputation, tant en France — où il est professeur à l'université de Paris IV — qu'à l'étranger : il a enseigné, entre autres, à Harvard et à Stanford aux Etats-Unis, à Santiago-de-Chili, à Stockholm et à Genève. Mais le fait qu'il aille presque toujours à contre-courant des théories à la mode, joint à son anti-conformisme naturel, explique qu'il soit parfois considéré comme un « marginal ».

Ses premiers travaux ont porté sur les problèmes d'éducation dans la société française des années 1960 (*L'Inégalité des chances*, Colin, 1973). Mais il s'est également intéressé aux mécanismes du changement : ceux-ci constituent l'objet de ses deux derniers livres. *Effets pervers et ordre social* (PUF, 1977) et *Logique du social* (Hachette, 1979). Il prépare actuellement un *Dictionnaire de la sociologie*, en collaboration avec François Bourricaud.

Ce qui caractérise la sociologie telle qu'il la pratique, c'est l'attention particulière portée à l'individu — ce qu'il appelle son « individualisme méthodologique ».

Ennemis des généralisations hâtives, persuadé que toute théorie qui prétendrait donner une explication globale des sociétés humaines est insuffisamment vouée à l'échec, partisan d'un déterminisme « bien tempéré », Raymond Boudon pense que l'objet de la sociologie doit être l'homme sociologique — l'individu individuel — tout comme l'homme économique est celui de l'économie classique. Cela ne l'empêche pas d'utiliser des modèles formels, de type logico-mathématique, pour rendre compte des faits, ni même de formuler certaines généralisations théoriques : mais celles-ci doivent rester, selon lui, des « plaques » de rationalité qui ne forment pas nécessairement système.

« Commençons par définir cet « individualisme méthodologique » dont vous faites le principe fondamental de votre philosophie sociale. De quoi consiste-t-il ?

Pendant longtemps, on a cru que les phénomènes macroscopiques, c'est-à-dire les phénomènes observables au niveau d'une société dans son ensemble, se suffisaient à eux-mêmes, qu'on pouvait les expliquer les uns par les autres, les « structures » sociales permettant d'appliquer par exemple les lois de criminalité ou les phénomènes de représentation collective. Mais il n'en est rien. Tout ce qui se passe dans

une société — qu'il s'agisse d'un événement, d'une tendance ou d'une corrélation — bref toute catégorie de phénomènes observable ne peut se comprendre ou s'expliquer que si l'on part des acteurs individuels qui sont à l'origine de ces phénomènes.

Je prendrai deux exemples pour illustrer mon propos. Le premier nous est fourni par la question que pose Tocqueville : pourquoi l'agriculture capitaliste s'est-elle développée, au dix-huitième siècle, avec beaucoup plus de lenteur en France qu'en Angleterre ? Il s'agit là d'un processus macroscopique. Pour en rendre compte, Tocqueville recourt au système d'incitations pesant sur les individus : d'abord, la monarchie française, centralisée et bureaucratique, a décrié une classe de fonctionnaires qui ont délaissé la terre, ensuite, l'exemption de la taille pour les claudins a conduit les gens à installer de plus en plus nombreux en ville...

Autre exemple : pourquoi le socialisme ne s'est-il pas développé aux Etats-Unis ? se demande Sombart dans un livre célèbre. Il s'agit de nouveau d'un phénomène macroscopique. Sombart l'explique par le fait que les Etats-Unis sont restés pendant longtemps un pays de frontières : si l'on n'est pas satisfait de sa condition dans un endroit donné, on peut aller ailleurs. Donc, les gens préfèrent adopter une stratégie de sortie individuelle, plutôt qu'une stratégie de protestation collective. Comme vous le voyez, l'anté-socialisme revient à la façon dont les gens se comportent à l'intérieur d'un environnement déterminé : éviter quelles contraintes traversent cet environnement et voir quelles peuvent être les réactions subjectives des acteurs à ces contraintes.

Groupes et classes

« Vous semblez penser — ce qui est paradoxal chez un sociologue — que le groupe n'a pas d'existence indépendamment des individus qui le composent. Alors, vous jurez à nouveau la notion même de classe sociale ?

Attention ! Je dis qu'il ne faut pas définir le groupe, mais le présumer : ce qu'il n'existe pas indépendamment des individus. En fait, tout dépend de quel type de groupe on parle. Le groupe des « gens-qui-ont-le-même-âge » n'a évidemment pas d'existence indépendante, c'est un groupe permanent nominal. De même, un groupe de gens ayant des intérêts

convergers n'est encore, comme le dit Dahrendorf, qu'un groupe « latent » : l'intérêt est latent dans le groupe, mais il ne suffit pas, par lui-même, à ce que le groupe aille plus loin. Un exemple : aux Etats-Unis, lorsque la nourriture est devenue industrielle et a commencé à se dégrader, les gens auraient eu intérêt à réagir. Mais le groupe des consommateurs était beaucoup trop vaste : il n'a pas pu agir en tant que groupe. Il a fallu que des intermédiaires agissent pour lui. Inversement, si l'on considère un tout petit groupe, doté d'une force cohésive, il est beaucoup plus susceptible d'agir collectivement.

Bref, pour qu'un groupe existe en tant que groupe, il faut des conditions structurelles très précises. Or la notion de classe en général n'est pas précise. Je ne récus pas cette notion : tout le monde sait bien qu'on peut distinguer des classes dans la plupart des sociétés. Ce que je récus, c'est l'usage « globalisant » (ou, si vous préférez, « holiste ») qui en est fait parfois : c'est l'attitude qui consiste à traiter la classe sociale comme un sujet individuel.

Et la lutte des classes ?

Je ne rejette pas non plus la notion de lutte des classes : d'ailleurs, tous les sociologues y recourent y compris Tocqueville et Pareto. Mais ils l'utilisent avec prudence, et seulement à propos de conjonctures historiques précises. Pour Tocqueville, elle est un moteur de changement social, mais un moteur parti d'autres possibles. Chez Marx, en revanche, elle devient (en théorie) l'unique moteur de tout changement. Mais Marx l'emploie parfois en un sens complètement métaphorique, qui n'a plus rien à voir avec ses schémas habituels. Par exemple lorsqu'il dit que l'afflux de métaux précieux en Europe conduisit à la découverte du Nouveau Monde entraîne une dévaluation de la rente foncière, qui à son tour provoque l'appauvrissement des féodaux et la disparition du féodalisme : le processus qu'il décrit là n'est pas une lutte de classes au sens propre, c'est plutôt ce que j'appellerais, après d'autres, un effet « pervers ».

C'est-à-dire ?

On appelle « effets pervers » des effets « individuels ou sociaux » résultant de la juxtaposition de comportements individuels, sans être inclus dans les objectifs recherchés par les acteurs : bref, des effets non intentionnels. Ces effets jouent un rôle

considérable dans les changements sociaux. Je suis persuadé, d'ailleurs, que Marx, qui était bien au courant des conséquences économiques de l'inflation du seizième siècle, savait parfaitement que la lutte des classes n'est pas l'unique moteur de changement. Il se rendait bien compte, d'autre part, que la présence d'un intérêt commun ne suffit pas à déclencher une action collective : sur la notion de « conscience de classe », par exemple, il était très nuancé.

On a beaucoup schématisé les positions de Marx, qui sont relativement complexes. Il y a chez lui coexistence de modes de pensée très différents, parfois incompatibles. Par exemple, il était très imprégné non seulement de l'économie politique anglaise, mais aussi de la philosophie empiriste du sujet : ce qu'il dit de la baisse tendancielle du taux de profit est tout à fait dans le style de Ricardo et de Smith. Il s'agit là, d'ailleurs, d'un effet typique pervers : en croyant développer ses investissements et accroître son profit, une classe — celle des capitalistes — s'autodétruit. Une telle théorie — d'ailleurs fautive, mais intéressante par le mode de raisonnement — ne repose pas sur la notion de « lutte des classes » au sens propre. Il faudrait aussi distinguer, chez Marx, entre ses écrits sociologiques et ses écrits politiques : ceux-ci sont évidemment beaucoup moins nuancés que ceux-là.

Simplisme

« L'individualisme méthodologique que vous défendez semble donc se rattacher à la philosophie politique classique, celle qui va de Locke à Rousseau, Smith et Tocqueville. Revendiquez-vous cette filiation ?

« J'éprouve effectivement une vive sympathie pour ces auteurs, et en particulier pour l'œuvre de Rousseau : il y a chez lui une réflexion novatrice sur le droit politique, fondée sur une méthodologie authentiquement individualiste. Ses modes d'analyse sont souvent très proches de ce que l'on appelle aujourd'hui la théorie des jeux — comme l'intérêt de le montrer à propos du récit de la parité du chasseur qui joue un rôle essentiel dans le second Discours.

La tradition qu'il a inaugurée continue évidemment chez Smith, chez Tocqueville et — pour une large part, ainsi qu'on vient de le voir — chez Marx. Mais il y a eu, au XIX^e siècle et à la suite du romantisme, une réaction très vive contre la philosophie des Lumières, contre l'individualisme : c'est la naissance de la sociologie est très liée à cette réaction : voyez l'influence que la pensée de Bonald a exercée sur Comte, et celle de Comte sur Durkheim.

Au début du XX^e siècle, la pensée individualiste réapparaît chez Max Weber — qui déclare à la fin de sa vie que la sociologie doit « écarter le spectre des conceptions collectives » et « adopter des méthodes strictement individualistes » — puis chez les fonctionnalistes : le plus proche de Weber, parmi ces derniers, serait à mon avis Merton. Enfin, parmi nos contemporains, je me sens très proche de gens comme Crozier en France ou Dahrendorf en Allemagne.

En revanche, vous vous sentez opposé aux sociologies « holistes », qui ont tendance à traiter l'individu comme séparable, à le considérer comme entièrement déterminé par les structures sociales qui l'entourent ?

Je trouve en effet le holisme un peu trop simple — et même simpliste. Prenons la structuralisme, par exemple : il s'emploie à dégrader les structures, c'est-à-dire à forger des typologies. Ces typologies — qui sont peut-être utiles en linguistique — ne servent plus à grand-chose quand il s'agit d'expliquer des sociétés vivantes, complexes, en perpétuel changement. En fait, l'utilité structurelle ne date pas d'hier : on la trouve déjà chez Durkheim, par exemple. C'est elle qui conduit Durkheim à opposer globalement les sociétés traditionnelles aux sociétés modernes : or cette typologie, qui n'est pas absurde en soi, le devient rapidement lorsqu'on veut y faire entrer de force toutes les sociétés réelles...

(Lire la suite page XIV.)

(1) B. Kaki : *Les Archaïsmes traditionnelles de l'Afrique*. Editions L'As, Libreville, 1980.
(2) G. Boudon : *Un chef Chaka. Un ascendant social à l'époque africaine*. Editions L'As, Libreville, 1978.
(3) Robert Lumley-Guyot : *Histoire de l'Afrique du Sud*. Fayard, 1970.
(4) B. Kaki et Françoise Ligon : *Chaka, dans la collection « Grands figures africaines »*. Editions L'As, Libreville, 1978.
(5) Brian Roberts : *The Zulu Kings A Major Reconstruction of Zulu History*. Charles Scribner's Sons, New-York, 1974.

(Suite de la page XIII.)

Votre défense de l'individualisme méthodologique a pu passer, aux yeux de certains, pour une défense de l'individualisme politique et du libéralisme classique. Cette connotation ne vous gêne-t-elle pas ?

— Le risque de voir interpréter mon propos en un sens directement politique existe évidemment. C'est pourquoi je tiens à préciser que tout ce que j'ai dit jusqu'ici se situe à un niveau épistémologique, non au niveau moral ou politique. Je me borne à soutenir que, pour comprendre un phénomène social, il est indispensable de revenir à l'ingrédient des actions individuelles qui l'ont produit. C'est-à-dire de le

L'esprit littéraire

La aussi, on pourrait faire une analyse de la situation en termes d'acteurs individuels. Il existe, en France, une centralisation culturelle très supérieure à ce qu'on peut observer dans d'autres pays. En Allemagne, il y a un style de sociologie à Francfort, un autre à Hambourg. Aux États-Unis, il y a une sociologie universitaire très différenciée, complexe, finement hiérarchisée. Ce système a pour effet de maintenir le chercheur à l'intérieur de l'appareil, dans le cercle de ses pairs : chaque chercheur s'adresse à la communauté des autres chercheurs et, sans cas relativement isolés, tendrait pour s'adresser, voire pour paraître, de s'adresser à un public pluriel. Mais le système ne peut pas être chargé de gratifier les individus : une récompense fortement recherchée — et possible grâce à la grande mobilité loterie —

Si Pierre Bouault, les écologistes marxistes et les socialistes structurelles ont, à maintes reprises, été en désaccord avec l'individualisme méthodologique cher à Raymond Boudon, ce dernier en a révisé ses conclusions et a été d'adverses à l'étranger. Parmi eux-ci, le Norvégien Jan Erik Solheim, qui est le plus célèbre, est professeur d'économie et d'histoire à l'université d'Oslo, mérite une place à part. Né en 1940, il a obtenu son doctorat en 1968, son premier livre, *Laubin et la formation d'un esprit capitaliste* (1975), lui a valu le prix Nobel (1975). Il enseigne la philosophie, tout d'abord, et en France, où il dirige un groupe de travail à la Mission de la culture, il a écrit de nombreux textes sur les deux derniers ouvrages et tendant toujours

les conditions structurelles qui favorisent ou gênent cet effort collectif. Comme Héribert, comme Blum, comme Hupel, Blum et Tocqueville, Jan Erik croit en la valeur motrice des contradictions ; mais il insiste sur le rôle du hasard et des incertitudes logiques – et les aspects non intentionnels – dans le détail, si l'on veut parler de la dialectique du religieux de la « dialectique ». Par là, son travail s'apparente à celui qu'a écrit le philosophe polonais Zdzislaw Poczta, qui comprend la société soviétique d'aujourd'hui.

De gauche...

Dans son dernier livre, *Ulysses et les sirènes* (Calm-

De gauche...

des sciences de l'homme. Mais les sciences de l'homme et les sciences de la nature ne se valent pas. Elles valent toutes deux, mais elles tendent toutes deux à se dépasser.

Logic and society Londres, W. W. Norton, 1979, 250 pages, 12,50 £.

La notion de rationalité philosophique, Jon Elster essaie d'y apporter une critique méthodique. Les sciences de l'homme et les sciences sociales. Il y a contradiction sociale, selon lui, lorsqu'un individu agit sans avoir conscience et veut les autres accepter des choix — problèmes de la théorie des jeux — analysés : s'il pousse le rationalisme, dans une entreprise donnée, dans une entreprise donnée, de substituer une machine à un homme, il faut qu'il ait conscience de ce qu'il fait. Les autres peuvent décider d'un tel acte sans avoir tous leurs outils de calcul. Mais si on ajoute Elster, est-il aussi une théorie des contradictions sociales, puisque la contradiction sociale est la contradiction capitale, dans le cas du capitalisme, chaque pense qu'il

Y a sans doute l'homme, l'homme et le surs (Cambridge University Press/Editions M.S.H., 1979), 250 pages, 12,50 £.

La notion de rationalité philosophique, Jon Elster essaie d'y apporter une critique méthodique. Les sciences de l'homme et les sciences sociales. Il y a contradiction sociale, selon lui, lorsqu'un individu agit sans avoir conscience et veut les autres accepter des choix — problèmes de la théorie des jeux — analysés : s'il pousse le rationalisme, dans une entreprise donnée, dans une entreprise donnée, de substituer une machine à un homme, il faut qu'il ait conscience de ce qu'il fait. Les autres peuvent décider d'un tel acte sans avoir tous leurs outils de calcul. Mais si on ajoute Elster, est-il aussi une théorie des contradictions sociales, puisque la contradiction sociale est la contradiction capitale, dans le cas du capitalisme, chaque pense qu'il

Y a sans doute l'homme, l'homme et le surs (Cambridge University Press/Editions M.S.H., 1979), 250 pages, 12,50 £.

La notion de rationalité philosophique, Jon Elster essaie d'y apporter une critique méthodique. Les sciences de l'homme et les sciences sociales. Il y a contradiction sociale, selon lui, lorsqu'un individu agit sans avoir conscience et veut les autres accepter des choix — problèmes de la théorie des jeux — analysés : s'il pousse le rationalisme, dans une entreprise donnée, dans une entreprise donnée, de substituer une machine à un homme, il faut qu'il ait conscience de ce qu'il fait. Les autres peuvent décider d'un tel acte sans avoir tous leurs outils de calcul. Mais si on ajoute Elster, est-il aussi une théorie des contradictions sociales, puisque la contradiction sociale est la contradiction capitale, dans le cas du capitalisme, chaque pense qu'il

Un dernier point : Esterlin surgit contre le fait que, en France, l'individualisme méthodologique a été appliqué à l'individualisme politique, aboutissant à une certaine « droite » théorique, qui a été qualifiée, dans le langage des théologues (à la Duhemien) est plutôt assésée à la « gauchisme ». « Une chose, c'est que, dans la culture française, la science passée à travers l'athéisme individuel, autre chose de prendre que le système qui a été le plus efficace pour la solution de tous les conflits mondiaux ! Il est bien évident qu'il faut distinguer entre la science et la culture, car, comme moi, être individualiste du point de vue méthodologique et néanmoins se

- Tandis qu'en France...?

— Estimeriez-vous l'esprit littéraire incompatible avec l'activité du sociologue ?

— Entendous-vous si vous vous placez en niveau de l'analyse des micro-rapports entre individus — comme le fait par exemple le sociologue américain Ervin Goffman dans *Asiles*, — il est des données de la vie sociale que des données littéraires pour les décrire. En revanche, au niveau macroscopique, ces données sont moins nécessaires. Il vaut mieux, dans une analyse macro-sociologique, que l'aspect psychologique ne soit pas trop complexe. Je ne parviens pas à saisir la portée de ce que vous faites de façon très simple : il dit que c'est quelque qu'un qui recherche la maximisation du profit, et cela suffit. De même Max Weber, lorsqu'il étudie la prolifération des sectes protestantes aux Etats-Unis : il se contente de dire que les gens sont égoïstes mobiles, les gens sont égoïstes, le fait d'appartenir à une secte rassure les autres et facilite ainsi les relations qui, comme les

GÉNÉALOGIE

PIERRE CALLERY

Et l'on en arrive, presque inconsciemment, au côté véritablement culturel de cette science, où le sens critique, le jugement, le goût même, entrent en force. L'adepte retrouve, dans tous les détails, qui étaient et ce que faisaient ses ascendants. Il devient à sa manière historien, et de l'histoire la plus difficile et passionnante qui soit.

La culture pour tous, la vraie, celle où l'initiative apparaît, où le sens critique et le jugement se développent, trouve un terrain d'élection avec la géologie. Pourtant, cette activité ne peut pas être exercée par tous. Les dépôts d'archives départementales — lieu principal où poursui-
vent les recherches — sont simultanément et également au service de l'administration, des chercheurs scientifiques et du public en général. Toutefois, ils sont tenus par l'administration. Ils ouvrent aux heures de bureau, en même

De toute façon, les services d'archives assurent un travail proche de la limite de leurs possibilités et personne ne s'en rend compte. En janvier dernier, nous avions signalé le « pacte » généraliste des élèves de seconde du lycée mixte de Blois (1). Savez-vous combien de documents d'archives ont été demandés en communication par la centaine de lycéens qui se sont alors rendus aux archives départementales ? Cinq cent vingt-sept liasses différentes comprenant chacune plusieurs cahiers ou registres...

Néanmoins et de façon générale, seules les personnes exerçant une profession libérale, seuls les retraités et les rentiers, les étudiants et les chômeurs, peuvent accéder aux archives. Les salariés en sont privés. Ils représentent le plus grand nombre des Français et aucun n'y a droit ! Pourtant, cette activité culturelle par excellence, qui ne demande pas d'apprentissage préalable mais qui initie progressivement, ne mérite-t-elle rien ?

Nous avons déjà attiré l'attention sur ce point (2)... L'idée en fut reprise par des amateurs aux « Journées généalogiques de Nice » (3) : « Il faudrait, dit l'un des congressistes, que les inopéens en crédits, en personnel et en locaux soient accordés largement ».

Contre la décentralisation

« Tu ne comprends pas ma pensée centralisatrice et décentralisatrice, quand tu m'accuses de contradiction. Ma pensée, en cela conforme à la nature des choses, a toujours été ceci : décentraliser les forces intellectuelles et centraliser l'action administrative, car la pensée est une chose essentiellement libre, multiple, diverse et décentralisée, et l'action est une chose essentiellement une et centralisée. Sans unité et centralisation, nulle action concordante, efficace et forte. Décentraliser un navire c'est le démembrer, c'est le tuer.

"Je ne vous comprends pas de ne pas le comprendre. Si on ne vous laissait faire il n'y aurait pas de France dans dix ans, il n'y aurait que des provinces, et, comme le même principe appliqué à l'unité provinciale le démembrerait et l'émèverait aussi, bientôt il n'y aurait plus de provinces, il n'y aurait que des municipalités, plus bientôt plus de municipalités mais des individualités. Votre système se résume par l'Individualisme, la chose la moins patriotique et la moins humaine..."

D'une lettre de Lamarque à son ami, le comte de Virieu, datée de Mâcon, le 12 septembre 1828. Et il ajoute en terminant : « Les nations sont de grandes machines, vous les disloquez... »

JEAN GUICHARD, MENI

Ce souhait fut exprimé le 17 mai.

Le collectif budgétaire présenté au conseil des ministres le 10 juin (4) prévoit la création de mille postes pour l'action culturelle. Bien sûr, il faut compter avec les musées, les théâtres, les associations culturelles... mais la déception fut grande cependant lorsqu'on apprit que quinze postes seulement étaient prévus pour les dépôts d'archives départementales (surtout des régularisations de situation).

Rêve

En fait, l'information était incomplète. Un concours est prévu en octobre pour trente emplois de magasiniers et, à plus long terme, trente gardiens seront également recrutés. Mais, même alors, comment ouvrir les dépts d'archives le dimanche ? Ce « rêve d'utopiste » fait hauser les épaules avec tantôt dédain, tantôt ironie. Outre l'insuffisance des locaux, il faudrait multiplier le personnel par vingt ! Une véritable révolution !

Eh bien, oui ! Mais, d'après le dernier rapport de la Cour des comptes, si le personnel des Archives de France se compose d'environ 2 000 fonctionnaires, celui de l'informatique est presque que vingt, fois plus nombreux (34 600 personnes). Or, bien évidemment, l'informatique devient de plus en plus particulièrement sans objet si elle ne possède pas les données de la base, si les Archives n'en ont pas assuré la conservation. Informatique et archives se tiennent. Les Archives n'ont pas actuellement les moyens d'assurer tous les ser-

vices que leur demande la loi, de
conserver et de classer tous les
documents qui sont de leur res-
sort.

La situation actuelle atteint le non-sens. On pourrait — très prosaïquement, et en exagérant un peu — la comparer à celle d'un cultivateur qui aurait dépensé tous ses biens dans l'achat de plusieurs moissonneuses-batteuses, mais qui n'aurait plus les moyens de cultiver sa terre.

Quel hommage pourrait-on rendre au premier ministre de ce temps libre qui donnerait la possibilité aux dépôts d'archives d'être ouverts à tous le samedi et le dimanche... Et, corollairement, au ministre de la culture qui permettrait cette évolution nécessaire par la sauvegarde de tous les documents d'archives.

- Cela signifierait un renversement total des options actuelles en multipliant par vingt le personnel, les locaux et les moyens financiers. De l'utopie ?... la loi du 3 janvier 1979 sur la communication des archives est un coup d'épée dans l'eau si cela ne se décale pas. Dans la situation actuelle, elle est inapplicable, et d'ici trois ans au maximum, aucun dépôt n'aura plus de rayonnage pour les nouveaux documents qui lui parviendront. Les moyens sont actuellement sans rapport avec la tâche à accomplir (5).

(1) *Le Monde Dimanche* du 13-14-1981, page XVIII : « Initiation au lycée ».

(2) *Le Monde* daté 21-22 mai et 8-9 octobre 1978, et du 28-29 janvier 1979.

(3) *Le Monde Dimanche* du 7 juin 1981, page XIV : « Liberté d'expression ».

(5) L'un des dépôts d'archives départementales, dans le centre de la France par exemple, n'emploie que cinq personnels : le directeur, le secrétaire de documentation, l'agent d'administration principal, une sténodactylographe et un commis.

CONTE FROID

La logique

Il était fasciné par la sémantique, mais il n'avait jamais compris un seul mot des livres qu'il avait lus à ce sujet. Alors pour comprendre, il écrivit lui-même un traité de sémantique encore plus compliqué que tous les autres.

NICOLAS STERNBERG

JACQUES STERNBERG.

"UN LIVRE FABULEUX"
HENRI ALLAG

rachid boudjedra

le vainqueur de coupe

ALLES PHOTO J. BASTIER

On pense aux images nonchalantes d'un Rezaïss musulman, à la géographie quotidienne d'un Robbe-Grillet qui se serait éventé personnellement à la musicalité d'un Chateaubriand dans un marécage.

HENRI ALLAG / LE POINT

... la générosité, l'éciet, le bottimentement, la couleur, le sarrs épique...

DOMINIQUE FERNANDEZ / L'EXPRESS

roman / roman

سكنا من الاجل

NUMISMATIQUE

A cheval !

ALAIN WEIL

Une belle exposition sur les chevaux de Saint-Marc qui vient d'être proposée aux Parisiens dans l'enceinte du Grand Palais ainsi que l'exposition « Equus » du Louvre des Antiquaires, nous ont rappelé l'importance des représentations animales - et plus particulièrement des représentations équestres - dans l'histoire de l'art. L'animal continue, en effet, la représentation plastique la plus ancienne et, dès ses débuts, l'artiste, l'homme, a accordé ses préférences à des représentations zoomorphiques, comme en témoignent les admirables fresques pariétales de la préhistoire. Depuis, cette faveur ne s'est jamais démentie et la numismatique, en tant que mode d'expression artistique, n'échappe pas à la règle.

Dresser un inventaire du « bestiaire des monnaies » même en se limitant au seul type équestre serait une entreprise de longue haleine et de peu d'intérêt; aussi nous contenterons-nous de prendre quelques exemples destinés à montrer comment, de l'Antiquité à nos jours, la « plus noble conquête de l'homme » a galopé dans les « champs monétaires » et y laissant l'empreinte de son image, symbole de force, de libération et de noblesse.

Dans la numismatique grecque antique les animaux sont largement représentés et le cheval apparaît très tôt, notamment sur les statères archaïques corinthiens de la seconde moitié du sixième siècle avant J.-C., sous la forme du cheval magique Pégase, qui naquit du sang de Méduse lorsqu'elle eut la tête tranchée par Persée. Ensuite apparaîtront en abondance les trois types de représentations

hippiques que sont le cheval libre, le type équestre du cheval avec son cavalier et le type agonistique des attelages (biges ou quadriges de chevaux conduits par l'aurige) destinés à concourir aux jeux panhelléniques.

Parmi les plus intéressantes représentations du cheval libre, il faut citer les monnaies de la ville de Larissa en Thessalie, région d'élevage qui était célèbre par ses riches pâturages et la qualité de ses consors; les beaux drachmes et tétradrachmes d'argent de cette cité nous montrent des chevaux au repos ou bondissant, au pas ou au galop, et même, dans une charmante composition que jumont et son poulain paissent tranquillement côte à côte.

Carthage

Un autre monnayage qui consacre le type du cheval libre est celui de Carthage. On sait l'importance de cette grande cité commerçante fondée par les Phéniciens au huitième siècle avant J.-C. et qui devait jouer un rôle prépondérant dans la vie économique du bassin méditerranéen jusqu'à sa totale destruction par les Romains en 146 avant J.-C. Carthage commença de battre



monnaie après sa première invasion en Sicile de l'ouest des îles pendant plus de deux siècles un abondant monnayage d'or et d'électrum, de bronze, d'argent et de billon qui, à quelques exceptions près, porta toujours sur une de ses faces la représentation d'un cheval. Parmi les plus fameuses de ces pièces sont les lourds tétradrachmes et dodécadrachmes d'argent ainsi que les tétradrachmes portant à l'envers soit la tête d'Hercule soit celle de Démétrios, déesse du blé, traitée dans le meilleur style syracusain et, au revers, une superbe tête de cheval à l'encolure puissante et au modèle très expressif (voir photo). Cette tête rappelle sans doute l'épisode de la fondation mythique de la ville telle que la rapportent, plus tard, Virgile dans l'Enéide, nos bouillottes des Phéniciens, ballottés par les flots, avaient pris terre. En fouil-

lant le sol, ils avaient découvert la tête d'un coursier ardent que Junon elle-même leur avait montré, signe manifeste qui promettait à la nouvelle nation la gloire des armes et les faciles ressources d'une abondance éternelle.

Le type équestre du cheval avec son cavalier est bien illustré par le monnayage de Philippe II de Macédoine, père d'Alexandre le Grand. Au début de son règne, les tétradrachmes d'argent représentaient à l'envers Zeus et au revers le roi à cheval, la main droite levée dans un geste de salut, puis, vers 348 avant J.-C., Philippe fit changer le type de revers pour une représentation d'un jeune cavalier nu tenant une palme. Si le premier type (le roi macédonien à cheval) a une résonance locale, le second (le jeune cavalier victorieux) est un type agonistique qui est délibérément panhellénique. C'est le même choix qui va s'affirmer dans le monnayage d'or que Philippe II fera frapper à partir de 343 av

ant le sol, ils avaient découvert la tête d'un coursier ardent que Junon elle-même leur avait montré, signe manifeste qui promettait à la nouvelle nation la gloire des armes et les faciles ressources d'une abondance éternelle.

Enfin, les plus belles représentations de quadriges de chevaux sont, sans conteste, celles qui ornent les pièces de l'époque classique syracusaine, pièces sigées, des plus grands noms de graveurs, comme Kimon, Phrygilles, Eumènes ou Evainètes. Dans ces monnaies d'un raffinement extrême, la hardiesse de la composition ne le cède en rien à la précision des détails; les chevaux bondissent, se cabrent, volent littéralement au-dessus de la ligne de la terre, renversant au passage les bornes de virage. Toute l'intensité de la course et toute la puissance des superbes coursiers semblent encore de nos jours animer le métal de ces chefs-d'œuvre de l'art monétaire grec.

JEUX

Machines à rêver

OLIVIER CHAZOULE et BERNARD SPITZ

MIL NEUF CENT TRENTES-SEPT : date récente, s'il en est, pour les amateurs de machines à sous, puisque c'est à cette époque que leur utilisation est définitivement interdite en France. Le mouvement avait été lancé aux Etats-Unis, quelques années auparavant, avec les fameuses lois sur la « prohibition »; la production cinématographique qui porte sur cette époque agitée d'en a souvent retenu que l'interdiction de toute fabrication et distribution d'alcool. Mais ce retour à un puritanisme pur et dur d'avait pas épargné les jeux d'argent et, notamment, les machines à sous; non seulement, en effet, leur ex-

ploitation dans les lieux publics était interdite mais encore le seul moyen de posséder une chose était sous infraction à la loi. Et étrange paradoxe dans un pays où la libre entreprise et la responsabilité individuelle font figure de tabulae de la Loi!

En fait, les jeux d'argent ont été exactement condamnés partout: il restait un Etat, un seul, où les joueurs pouvaient continuer à se divertir en toute quiétude à leurs jouissances actives, le Nevada et sa capitale de légende, Las Vegas. Las Vegas et ses casinos de casinos et de cercles, ses deux cent cinquante hôtels, ses cinquante mille machines à sous, Las Vegas où le visiteur avait un compte bancaire d'un million 500 000 dollars est transporté et bérégré gratuitement pour venir jouer... Las Vegas où on raconte qu'il n'est pas rare de voir dans des casinos de Fremont Street, l'arrière principal, des femmes porter un gant pour leur faciliter la manipulation de quatre ou cinq machines à la fois!

Cerises et citrons

Etrange destinée que celle de l'invention du mécanicien américain Charles Fey qui met au point, en 1887, les premières « machines à fruits », appelées ainsi à cause des symboles déterminant le résultat final. Le fonctionnement de base de la machine repose en effet sur trois roues comportant chacune vingt symboles qui se mettent à tourner lorsqu'une pièce est glissée dans l'appareil et que la poignée située sur son côté gauche est abaissée. Selon la combinaison de symboles affichée - trois cerises, trois citrons... - la machine restitue, ou non, une partie de son pacotille. A partir des années 20, le système fut amélioré avec l'apparition des mécanismes de « jackpot », une sorte de cagnotte qui, sur certaines combinaisons, ajoutait au gain normal que pouvait espérer le joueur. En 1950, on commença à fabriquer des machines à quatre roues, dont le « jackpot » donnait de très grosses sommes, avec un bouton spécial qui permettait aux joueurs de garder l'importe quel symboles pour un second tour de roues. Certains fabricants, de plus en plus vicieux, lancèrent même des modèles où on pouvait risquer jusqu'à huit pièces à la fois!

Ces engins conçus pour des dissolubles machines ont d'autant plus curieux que l'intelligence ou l'habileté du joueur n'est pas excessivement sollicitée et que, par

ailleurs, selon l'excellent Guide mondial du jeu (1), l'appareil ne paie qu'une fois tous les 4,37 tours en moyenne, avec un confortable bénéfice d'environ 20 %, ce qui représente « un rapport déloyal car il est inférieur à ce qu'il devrait être selon les lois de la probabilité ». Or, pour forcer un peu le destin, les exploitants eurent longtemps tendance à truquer leurs machines en bloquant, dans les systèmes de roulement, le maximum de combinaisons gagnantes possibles. La réputation des machines à sous de voler leurs clients leur valut d'ailleurs le surnom peu flatteur de « bandits manchots », à cause du bras unique sur lequel on tire pour obtenir la combinaison fatale. Mais il est aussi vrai que nombreux furent les joueurs, dans le passé, qui d'effort de tricheur en imaginent des combinaisons peu avouables où les fils de fer, les couteils et même les vibreurs spécialement profilés jouaient un grand rôle...

150 pièces rares

Il suffit de déambuler dans le nouveau « Las Vegas Museum » qui vient juste d'ouvrir ses portes (2) - un superbe musée de cent cinquante pièces rares composé à partir d'une collection privée d'une exceptionnelle richesse - pour avoir une petite idée de la diversité de ces machines à sous. On y trouve, bien sûr, les classiques « machines à fruits », surtout des américaines mais aussi quelques françaises, dont une, tout en bois, qui date de 1908; mais on peut aussi remarquer de belles « machines à bile », minutieusement restaurées, où le joueur pouvait, dans une certaine mesure, influer sur son destin en écorchant, au départ, avec plus ou moins d'adresse sa bille. Les habitués

des maisons closes de l'entre-deux-guerres retrouveront, eux, avec une certaine nostalgie les machines « dissuas de bonus aventure » où les prévisions optimistes alternaient avec d'équivoques mises en garde. On peut même voir exposée à tous les regards une étrange machine où les « rouleaux à fruits » avaient été remplacés par la photo des pensionnaires de la maison dans une tenue qui aurait sans doute décliné, à l'époque, les foudres des ligues de vertu. Le client gagnant, c'est-à-dire celui qui avait sélectionné, avant de jouer, la bonne photo, se voyait, selon la légende, jouer de la boule à « roulette à fruits » avait été remplacé par la photo des pensionnaires de la maison dans une tenue qui aurait sans doute décliné, à l'époque, les foudres des ligues de vertu. Le client gagnant, c'est-à-dire celui qui avait sélectionné, avant de jouer, la bonne photo, se voyait, selon la légende, jouer de la boule à « roulette à fruits » avait été remplacé par la photo des pensionnaires de la maison dans une tenue qui aurait sans doute décliné, à l'époque, les foudres des ligues de vertu.

On trouve d'autres curiosités dans ce musée rétro: une grande table de « jeu des petits chevaux », l'ancêtre, dans beaucoup de casinos, du jeu de la boule à « roulette à fruits » avait été remplacé par la photo des pensionnaires de la maison dans une tenue qui aurait sans doute décliné, à l'époque, les foudres des ligues de vertu. Le client gagnant, c'est-à-dire celui qui avait sélectionné, avant de jouer, la bonne photo, se voyait, selon la légende, jouer de la boule à « roulette à fruits » avait été remplacé par la photo des pensionnaires de la maison dans une tenue qui aurait sans doute décliné, à l'époque, les foudres des ligues de vertu.

Les amateurs fortunés de tout pour satisfaire leur passion, fréquenter les magasins spécialisés avec l'espoir de dénicher l'objet de leurs rêves. Chez Bernard de Wit (3), ils découvriront des « antiques » à fruitade 1920-1930 et d'autres datant de l'après-guerre, en bois verni, où l'heureux gagnant obtient quel que soit le nombre de gains « en nature » - lames de rasoir ou friandises le plus souvent - souvenirs d'une époque où les législations restrictives en vigueur avaient amené les fabricants à supprimer tout gain monétaire... D'autres lieux - Jackpot, Prohibition, Flippomania et, surtout, la Maison du Flipper (4) - abritent des machines de toutes tailles et de toutes origines. Mais il faut tout de même savoir, avant de commettre l'irréparable, qu'un fond de roulement d'environ trois cents pièces est nécessaire à une machine classique et, surtout, que l'acquisition de ces petites merveilles obligera l'acheteur à débourser, en moyenne, entre 1 500 et 5 000 francs. Ceux qui cherchent de bonnes raisons de céder à la tentation peuvent toujours s'imaginer qu'ils font un investissement...

(1) Editions Vandes-Oyez, 4 rue de Valenciennes, 75006 Paris.
(2) Quartier de l'Horloge, 23, rue de Beauregard, 75003 Paris. Ouvert tous les jours, dimanche inclus, de 11 h à 19 h. Nouveaux venus jusqu'à 32 h.
(3) 7, rue de la Ferronnerie, 75001 Paris; tél. : 508-95-46.
(4) 10, rue de la République, 75002 Paris; Prohibition : 2, rue des Deux-Ponts, 75004 Paris; Flippomania : 42, rue Lamartine, 92000 Courbevoie; La Maison du Flipper : 66, rue de Saumur, 75017 Paris. Il existe aussi un Club des collectionneurs de machines à sous, animé par Jean-Charles Brodeur, le propriétaire de la collection qui a donné naissance au « Las Vegas Museum » : 7, rue Greflabre, 75008 Paris. Cotisation de 30 F par an.

POESIE

Marcelin Pleyonet

Marcelin Pleyonet est né à Lyon en 1933. Secrétaire de rédaction de la revue *Tel quel*, il a publié cinq recueils de poésie: *Provisoires* (aux éditions de la Plume), *Physage en deux*, *Comme, Stance, Rime* (au Seuil). Il a aussi écrit divers essais sur la littérature et sur l'art, dont *L'enseignement par lui-même*, *L'enseignement de la lecture*, *Art et littérature* (Seuil), *Transécriture* (Bourgeois). Deux volumes de son journal intime sont aujourd'hui disponibles: *Le Voyage en Chine* et *Spirito Pergrino*.

Le sommeil du cœur

Qu'elle revienne s'étonne et garde il s'annonce
c'est dans l'amour qu'elle revient la duïgue, la barjoie
la nuit avec ses oreilles de roche
et ses grands pieds qui foulent et scellent la lumière
la putain
la chienne mère qui les attache dans son oeil
toutes les filles à la rampe et par les lèvres
les odorantes du grand trouble de l'univers
ce jour qui se change en ténère
ses fils ses frères ses pères ses maris
toutes les croyances en son vœu
et tous les fœmèles maris
pour la verge
pour la cressance de son lit.

Je dis
je tiens de son dit son corps épanou du feu
et sous ses cuisses (« maudit et meurt ! »)
le juif noir, l'aveuglement, l'heure
la jouissance du tombeau.

Sommeil
où le grand bruit de l'univers est là muré
lune et soleil
et la carresse aux longues rames
qui tient ses couilles dans ma bouche
comme un cheval dans la nuit
tumulte et rêve pourpre
et le matin aux doigts de rose
et la parole que je tiens d'un cri

d'un cri
dans l'air bourdonnant dans la ramure
c'est le matin et c'est le soir
les ténèbres de la durée
et toute la joie sous l'oreille
et toute la joie qu'elle tient
elle me tient en corps dit-elle
et moi je tiens ta bouche ouverte
et comme un lièvre dedans sa bouche que je tiens
et toute la joie dans sa bouche
cette nourriture vermeille.

Le sommeil de l'intelligence

Sommeil
un meurtre avec des blancs
et encore un pli dans le cœur
sommeil arraché d'un épervier
versant du ciel
au versant rouge de l'année
où je repose avec ce drap qui tombe
et la nuit blanche
et la nuit grise
la mer dans son sac comme un tonneau
et comme en rêve les nuages que je ne verrai plus
ils parlent et tombent
avec le père du cheval qui fond les flots
vers la lune ascendante
et les angles du jour
toutes versions des rives
et de leurs têtes ensablées comme un trou
ronde onde de la nuit et des heures
sommeil dans le sommeil du monde.

AUJOURD'HUI que Major est mort, tous ses confrères du Progrès s'accordent à dire qu'il avait du génie. Du génie, le pauvre doit certainement se retourner dans sa tombe, lui qui s'est entendu traiter de « vieux con » pendant les quarante ans qu'il a passés au journal, sauf par moi, le dernier venu, trop timide et pas assez aguerri à leur jeu pour oser parler de la sorte à aucun d'eux.

Du génie, oui, Major en avait. Il le dissimulait derrière un silence forcé et 100 kilos de graisse mal répartie. Imaginez un homme bref et ventripotent, la tête coiffée d'un éternel bédet basque (personne n'a jamais su s'il était chauve ou non, ni s'il en changeait quelquefois), le visage rebondi où sautait un regard bleu, un peu triste, plissé et en retrait. Avec cela des jambes que l'on devinait grêles puisque les bras l'étaient, et une façon de tresser le pied qui faisait penser à celle d'un vieux matou.

Major, il est vrai, aimait surprendre. Il arrivait toujours à l'improvise, du même pas feutré et mesuré, les mains dans les poches, les lèvres serrées, comme cadencées sur un propos insolite, quelque chose qu'il ne parvenait pas à dire.

Il entrait dans la salle de rédaction par une porte dérobée, à gauche, et la traversait de part en part, se mouvant lentement à la manière d'un nageur qui fait la planche, attentif à éviter le moindre contact, pour aller s'installer derrière un petit bureau où trônait, bien en vue à côté de la machine à écrire, une vieille bouteille thermos. Ce thermos, d'après les plus anciens, n'avait pas changé de place depuis l'entrée en fonctions de Major. On disait qu'il ne s'en était servi qu'une fois, le jour de son engagement, puis avait feint de l'oublier.

A peine était-il assis que Major se déchaussait et enfouissait ses pieds dans une chancellerie. Ce rituel n'avait pas de saison, il l'accomplissait dès comme hiver, au plus grand étonnement des visiteurs occasionnels. Puis il ramenait les mains vers le visage, à quelques centimètres des yeux, en inspectant la paume comme le font les chromiannes et les mères dont le gosse va passer à table, replaçait ensuite les doigts sur eux-mêmes et les réchauffait en soufflant dessus. De tout ce manège, on avait fini par conclure que Major avait une mauvaise circulation, une maladie de cœur, peut-être, on ne savait trop.

Impossible, Major se mettait alors au travail. D'abord, les préparatifs. Il commençait par tailler ses crayons, regardant d'un œil satisfait la chute plane des copeaux dans la corbeille à papier. Il ne se servait qu'exceptionnellement de sa machine à écrire, et avec une répugnance extrême. Il tapait mal, les coudes écartés, la tête jetée enrou, évoquant irrésistiblement un canard effarouché. J'avoue que, comme les autres, pour assister à ce spectacle, il m'est arrivé de lui chiper ses crayons.

Bref, là aussi, Major se distinguait. Il avait, du reste, obtenu gain de cause. Les typographes s'étaient résignés à accepter ses textes manuscrits et, à la longue, s'étaient habitués à son écriture, si petite et si resserrée que les mots semblaient être faits de lettres gigognes. Seules les hampes ressortaient, avec violence, et l'œil inconsciemment pensait à des ratons rageurs.

Après un long moment passé à contempler ses minuscules affluents, le vieux matou les essayait voluptueusement, l'une après l'autre, sur la première feuille de papier qui lui tombait sous la main, comme un chat exerce ses griffes au détriment d'une bande de papier peint.



DE tous les journalistes du Progrès, Major était sans doute le seul véritable écrivain. Les autres faisaient de l'information, lui de l'écriture. Les sujets qu'ils traitaient ne l'intéressaient pas en eux-mêmes. Il avait, par rapport à l'actualité, un détachement souverain. En quarante ans de métier, il avait lu des rubriques les plus diverses; aucune d'elles ne l'avait suffisamment retenu pour qu'il se spécialisât. Non, s'il avait une passion, c'était d'écrire (écrire pour écrire), et uniquement celle-là. Ainsi certains nageurs aiment-ils l'eau plus que les techniques pour s'y mouvoir, la brasse, le crawl, le papillon... L'allergie de Major au clavier était du même ordre : il semblait vouloir créer entre les mots et lui un lien quasi charnel, le crayon n'étant jamais qu'un système doigt.

Images que tout cela, me direz-vous. Je plaide coupable. Peut-être, après tout, Major détestait-il son métier et trouvait-il à se fabriquer un personnage une sorte de plaisir compensatoire, et à mystifier les naïfs, dont j'ai toujours été, une fois un peu cruelle. Et puis, peut-être y eut-il entre nous un jeu de miroirs, car, j'avoue, moi aussi j'aime écrire.

Mais qu'importe. Revenons à Major. Il est là, dans son coin, il travaille. Il n'a pas encore dit un mot, ni bonjour, ni juron, ni borborygme, rien. Voilà une demi-heure environ qu'il est entré dans la salle de rédaction et, depuis lors, il n'a adressé la parole à personne. Il n'est même pas allé saluer Fursy, le rédacteur en chef, qui a déposé sur son bureau un billet avec quelques consignes. Les deux hommes ont pris le parti de communiquer de la sorte. Chacun, en fait, trouve son avantage à cette coexistence silencieuse; Fursy, qui est très susceptible, évite le regard chargé de sarcasmes

Nouvelle Major

Par MICHEL LAMBERT

(croyait) de son collaborateur : Major, quant à lui, est pris à son propre piège. Il s'est rayé une fois pour toutes de la liste des interlocuteurs possibles. Les autres l'ignorent.

Au Progrès, on travaille dix à douze heures par jour. L'effectif en effet est réduit : une quinzaine de journalistes pour faire un quotidien (même s'il s'agit d'une feuille régionale), c'est peu. Ajoutez à cela que la salle de rédaction est fort petite. Les bureaux disposés en files (à l'exception de celui de Major, un peu démarqué) l'occupent tout entière, ne laissant que peu de place pour aller de l'un à l'autre. Indivisiblement, on s'interpelle, pour raison professionnelle ou autre, on s'engage, on se brocarde, on s'amuse, comme partout ailleurs, mais l'indigence du lieu et le temps passé ensemble gommant chez les plus discrets leur timidité, leur réserve, leurs fausses pudeurs. Simple-ment, il y en a qui s'entretiennent beaucoup et d'autres moins; mais tous se parlent, échangent quelques mots que le crépitemment du ténor et des machines à écrire rendent souvent inaudibles, forçant celui qui les a prononcés à se répéter et à hausser la voix. Major, cependant, ne dit rien et on ne lui dit rien.

Enfin jusqu'à présent. Car il est 9 heures moins une. A 9 heures précises, Major va interrompre son travail, relever la tête, jeter un coup d'œil circulaire et lancer à la cantonade : « Messieurs, vous êtes tous mes amis. » D'un ton égal, neutre,

comme sans timbre. L'oreille la mieux exercée ne pourra y percevoir ni mépris ni ironie, ni sentiment d'aucune sorte. Personne ne lui répond. A moins bien sûr qu'on ne considère comme réponse le soubir du petit Fagot, la moue de Chevalier, le photographe de la maison, ou l'inévitable « vieux con » que l'un d'eux nous aura dit presque machinalement.

Voilà, c'est tout. Major nous échappe une fois de plus, il triomphe à nouveau sa feuille blanche, la caressant d'un crayon amoureux, la tête légèrement inclinée à gauche ainsi que le font les écoliers, le regard incertain et protégé par des rideaux roses. Il ne dira plus un mot avant demain matin, à 9 heures pile, et on sera comme toujours depuis quarante ans : « Messieurs, vous êtes tous mes amis », à quoi quelconque un répondra, autant par lassitude que par incompréhension : « Vieux con ! »

Le bédet basque, le thermos, la chancellerie, la stance d'affûtage des crayons, la phrase unique répétée obstinément, et d'autres petites manies du même genre : à quoi jouait Major ? Que voulait-il prouver ? Et à qui ? Parfois, nous en discutons entre nous, réunis autour d'un verre (on boit beaucoup au Progrès), pour l'interpréter de la situation. Pour la première fois en quarante ans, il avait dérogé à son habitude. C'en était presque insupportable. « Le printemps », souffla Martin, l'unique Martin qui n'est jamais venu lorsqu'il s'agit de s'amuser au dé-

trier. C'était un sujet inopiné, et comme l'interrogé n'était pas là, nous en profitions pour déverser sur lui toutes nos petites rancœurs personnelles, redoublées du fait qu'il évitait nos résumés.

Pourquoi ne pas le dire ? Nous étions lâches. La plupart d'entre nous l'avaient dit qu'il était (ce gros type mort, mal fait, et visiblement sans conversation) au profit d'un personnage tellement déconcertant et caricatural qu'il n'en devenait fabuleux. Nous lui jolions ce dont nous étions incapables, d'avoir su créer un certain mystère. Il y avait parmi les journalistes du Progrès quelques « faiseurs manqués », sinon tous, moi sûrement. Major nous plus n'avait jamais rien écrit de si durable, roman, essai, on quitte que ce soit de ce genre, mais il était là, comme un livre, comme une statue, et on parlait de lui, et on s'interrogeait sur lui. Maintenant qu'il est mort, que par conséquent son « œuvre » est détruite, plus personne n'hésite à dire qu'il avait, mais oui, c'est le mot qu'ils utilisent, un certain génie.

Un matin, cependant, Major entra dans la salle de rédaction par la grande porte vitrée, comme tout le monde. C'était un lundi, le lendemain d'un week-end qui avait été superbe, et, bien qu'on fût toujours en hiver, chacun avait un petit air de printemps. De son regard au d'homme qui se croiserait, je ne sais pas lequel fut le plus étonné. Pourquoi Major n'était-il pas entré, par la porte dérobée ? Laissons, tout à coup, semblait se rendre compte de l'incongruité de la situation. Pour la première fois en quarante ans, il avait dérogé à son habitude. C'en était presque insupportable. « Le printemps », souffla Martin, l'unique Martin qui n'est jamais venu lorsqu'il s'agit de s'amuser au dé-

pens d'autrui. « Le vieux con serait-il amoureux ? », ricanait Aubier, suffisamment haut pour que Major, malgré son roublis, l'entendit. Il y eut des ricanements obscènes et quelques fous rires. Fursy, qui n'avait rien perdu de la scène, jouait des phalanges sur son bureau. Son sourire était basineux.

On vit alors Major se cogner à deux ou trois tables, renverser une pile de documents qui dépassait de l'une d'elles, se pencher pour les ramasser, bésier à mi-chemin, se relever, impuissant et, en quelques enjambées affolées, regagner sa place. Il s'assit lourdement et, d'un geste serré, ajusta l'appui de son bédet qui s'inclinait de plus en plus dangereusement. On l'entendait halèter.

Tou à peu, Major retrouvait son calme. Nous l'observâmes à la dérobée. Il avait replié ses jambes sous sa chaise. Le chancellerie gisait à terre, inutilisé. Deuxième surprise.

Fagot me montra l'horloge d'un mouvement de la tête. 8 h 59, 9 h 00, 9 h 01. Toujours rien. Nous étions tous redoublés. Major eut un sourire et, quand nos yeux se rencontrèrent, me fit un petit signe d'intelligence. Parce que j'étais le plus jeune de la rédaction ? Parce que j'étais le seul à ne l'avoir jamais traité de vieux con ? Parce que, avec mon air renfermé et mes silences timides, j'étais moi aussi différent des autres ? Je rougis violemment. Il me regardait tous, un peu sournoisement, Martin surtout, avec une instance cruelle. Lâchement, je me tournai vers Fursy, comme pour lui demander de l'aide.

Quelques minutes passèrent. Combien exactement ? Deux, cinq, dix ? Le temps n'était plus. Il ne restait qu'une quinzaine de types mal à l'aise, ne sachant quelle contenance prendre, trop heureux d'avoir enlevé sur lequel passer leur génie. C'est alors que Fursy, après s'être frotté la voix au moyen d'un raclement de gorge qui lui était habituel, passa en revue toute la rédaction, doctement et mystérieusement de la tête de chacun, pour l'arrêter enfin sur Major qui, le regard plus incertain que jamais, gardait la posture où il semblait s'être pétrifié.

« Major, c'est le premier ? Fursy et Major pour la première fois face à face, les yeux croisés, moment que personne ne devait oublier.

Et Major : « Oh ! vous savez, le printemps, l'automne... Rien de plus.

Major, revenant à lui, se déchaussait, mit ses pieds dans la chancellerie et commença sa séance d'affûtage des crayons. Tout était rentré dans l'ordre. Les machines reprirent leur cours, l'incident était oublié.

Le lendemain, Major n'était pas au journal. C'était sa première absence en quarante ans de travail. La veille, il avait dit à la concierge du petit immeuble où il habitait : « Mon réveil est cassé, appelez-moi demain vers 7 heures. » A l'heure dite, la vieille femme avait frappé à la porte de Major et, comme elle n'avait entendu aucune réponse, l'avait ouverte avec son double. Major était dans son lit. Il semblait dormir d'un sommeil très profond. Elle essaya, de le réveiller, mais sans conviction, car elle pressentait ce qu'il était passé. Sur sa table de chevet, un verre d'eau à moitié vide, quelques boîtes de sonnettes et une lettre sur laquelle Major avait écrit d'une main appliquée :

« A remettre à mes confrères, ce matin à 9 heures précises. »

Ce fut Fursy qui ouvrit l'enveloppe et en sortit une feuille de papier où dépassaient quelques mots d'une écriture que nous connaissions tous. Il lit : « Messieurs, vous êtes tous mes amis. »

Journaliste indépendant, MICHEL LAMBERT, romancier, est, en l'absence de son épouse, le président de la section de la « Grande société de l'écrivain » et de la « Fédération de l'écrivain » dans le département de l'Essonne, société à cotisation.

محكمة من الاعمال

JAPON

L'acteur travesti

Faire jouer par des hommes les rôles féminins est une tradition du théâtre kabuki. Tradition qui déborde même le kabuki jusqu'aux rôles de Desdémone et de Marguerite Gautier. Une histoire du mythe des quarante-sept ronin éclaire un aspect du spectacle le plus connu du Japon.

MICHEL WASSERMAN

Il n'y avait rien de remarquable dans un théâtre de Tokyo une comédie musicale intitulée *"L'Hymne à l'amour"*, d'après la biographie de Fiat dont le spectacle remplit en détail la carrière tumultueuse et les dévôts sentiments. Le rôle principal était tenu pour l'occasion par l'acteur-metteur en scène, un comédien du nom de

dix-neuvième siècle et fondant un type d'acteur travesti particulièrement à peu près unique au monde par le raffinement de sa technique : l'*onnagata*.

Si la conception orthodoxe de l'emploi suppose aujourd'hui l'élaboration d'une sorte d'idée dramatique de la femme (l'*onnagata* recrée la féminité, il se la contrefait pas), il n'en fut pas toujours ainsi. Né d'une manière quelque peu accidentelle pour ré-

pondre à leur mutation et leur langage des attitudes et des tournures appropriées, certains poussant même le zèle jusqu'à utiliser la partie des bains publics exclusivement réservée à l'usage féminin. Il n'est donc pas surprenant, dans ces conditions, qu'un acteur comme Ayasud ait considéré comme indigne d'un authentique *onnagata* de s'aventurer dans les rôles masculins : « Une vraie femme, affirmait-il, doit accepter le fait qu'elle ne peut devenir un homme. » Il reste qu'il appartenait à des comédiens de la génération suivante de fonder définitivement l'art de l'*onnagata* en rompant précisément avec cet interdit : dès le moment, en effet, qu'un acteur pouvait maîtriser indifféremment les emplois féminin et masculin, son art cessait de constituer le simple prolongement d'une structure de comportement intérieure pour devenir l'effet d'une technique de jeu volontaire et contrôlée. Aujourd'hui encore, les attitudes demeurent partagées sur ce point : certains *onnagata*, et non des moindres, se refusent toujours à tenir le moindre rôle masculin, tandis que d'autres, qui n'en sont pas pour autant moins dévoués à leur art, se meuvent parfaitement à l'aise dans les deux domaines, passant au besoin d'un emploi de courtisane à celui de samouraï au cours de la même journée de spectacle (quand ce n'est pas, on ne technique dite de « travestissement rapide », au cours de la même scène).

Sexagénaires

A vrai dire, le problème de l'adéquation de l'*onnagata* à son personnage se pose aujourd'hui, du fait de l'évolution contemporaine du métier de comédien, en des termes nouveaux. Il suffit de consulter des photos de grands acteurs du début de siècle pour constater que l'on n'exigeait pas alors un gros effort de vrai-

semblance : au contraire, les comédiens ne parvenaient généralement à la notoriété qu'à un âge avancé, on admirait d'autant plus la technique consommée qui permettait à un vieillard d'incarner avec une surprenante vérité technique des personnages de toutes jeunes filles. Cela était rendu possible par le fait que l'*onnagata* vive en principe moins à exprimer une féminité réelle qu'une sorte de conception formelle de la féminité, élaborée par des générations de comédiens et réalisée techniquement au moyen d'un ensemble déterminé de conventions gestuelles et déclamatoires : aujourd'hui encore, les deux plus grands maîtres de l'emploi, désormais sexagénaires, continuent ainsi à manifester par leur voix et leur corps tristes le triomphe de la théâtralité pure. Toutefois, dans leur sillage, sont apparus récemment de jeunes co-

médiens qui, popularisés par les médias, ont accédé au vedettariat beaucoup plus tôt qu'ils n'auraient pu le faire par le passé : ils ont donc l'âge de leurs personnages et possèdent naturellement une grâce à laquelle leurs aînés ne sauraient prétendre, sont tenés d'un respect dans la vraisemblance, élevant notamment jusqu'au soprano la tessiture traditionnellement grave, et sexuellement ambiguë, de l'*onnagata*. Si l'on observe ainsi une tendance récente à la féminisation, à terme dangereuse, car contraire dans son principe à l'esprit même de l'emploi, il convient toutefois de préciser qu'il n'a jamais été sérieusement question de substituer les actrices aux comédiens travestis. Ce n'est pas fautive, pourtant, une fois le pays entré dans l'ère de l'occidentalisation, d'avoir accusé les *onnagata* de tous les péchés du monde : invraisemblance et immobilité étaient alors les moindres des reproches qu'on leur adressait. « Les professeurs d'université prennent bien leur retraite, et il donc concevable », s'interrogeait un écrivain de l'époque, que des vieillards incarnent de jeunes beautés ? » Des expériences faites dans ce sens ont montré que les jeunes femmes qui, pour le coup, interprétaient également les rôles masculins. Quoi qu'il en soit, ces tentatives ont été dans l'ensemble jugées infructueuses, l'explication généralement avancée étant que la femme introduit un élément de déséquilibre dans un spectacle conçu pour des hommes, elle en est alors vue et se qu'elle veut. En fait, s'il convient de faire ici la part de l'immobilité propre aux milieux de l'art traditionnel japonais, il est incontestable que la conditionnalité spontanée au kabuki, théâtre de stylisation et de fantaisie s'il en est, un élément de réalisme tout à fait inopportuniste. Au mieux, elle en est alors vue et se qu'elle veut. En fait, s'il convient de faire ici la part de l'immobilité propre aux milieux de l'art traditionnel japonais, il est incontestable que la conditionnalité spontanée au kabuki, théâtre de stylisation et de fantaisie s'il en est, un élément de réalisme tout à fait inopportuniste. Au mieux, elle en est alors vue et se qu'elle veut.

Juliette-Roméo

Aujourd'hui, après avoir survécu tout à tour et le choc de l'occidentalisation et le rejet du passé national qui caractérisa l'après-guerre, le Japon semble avoir enfin compris qu'il n'était que temps de songer à protéger le patrimoine, et, dans ces conditions, l'existence de l'*onnagata* n'est plus vraiment remise en cause. Bien au contraire, les honneurs officiels (Académie des arts, Mairie culturelle) pleuvent sur les vieilles gloires, souvent promues au statut de « trésors nationaux vivants », et le jeune Bandai Tamasaburo, coqueluche de la nouvelle génération, joue Desdémone et Marguerite Gautier en dehors du kabuki, et pose avec succès pour une marque de kimono féminine : ainsi se perpétue au Japon une antique tradition théâtrale qui, faut-il le rappeler, constitue longtemps une pratique courante en Occident, où les premiers Juliette furent après tout des Roméo... ■

L'acteur Sogawa Kikuzo (1751-1810) dans une danse de kabuki.



JEAN-PAUL GRUYER

Mits Akikuro, qui s'est fait depuis une quinzaine d'années une spécialité des héros tragiques de l'Occident. Simple reven de tout. Le mille n'avait rien de marginal, bien au contraire, le reste de la distribution était mixte, et le spectacle présentait même l'aspect parfaitement inoffensif des opérettes que l'on va voir le dimanche en famille. Quant à s'écrouler, pis, à se formaliser, de la présence de cet acteur travesti dans le rôle principal, et pourquoi donc ? Dans la longue histoire de théâtre japonais, où des interdits religieux et moraux ont presque constamment pesé sur le spectacle féminin, c'est plutôt le contraire qui est exceptionnel : tant au *no* qu'au *kyogen*, les rôles féminins ont toujours été tenus par des hommes, et si le kabuki fut créé au début du dix-septième siècle par des « petites femmes » qui défrayèrent la chronique en confondant théâtre et prostitution, une série de mesures répressives allait rapidement mettre bon ordre à tout cela, écartant les actrices de la scène japonaise jusqu'à la fin du

seizième siècle par des « petites femmes » qui défrayèrent la chronique en confondant théâtre et prostitution, une série de mesures répressives allait rapidement mettre bon ordre à tout cela, écartant les actrices de la scène japonaise jusqu'à la fin du

Le théâtre devait ainsi le prolongement pur et simple de la vie de comédiens qui, ayant d'ailleurs pour le plupart commencé leur carrière dans des maisons de rendez-vous, s'habillaient et se coiffaient en femme, affectant

Gérard Mendel ENQUÊTE PAR UN PSYCHANALYSTE SUR LUI-MÊME

Ce livre tombe bien... c'est la maturité de Mendel, et celle de la psychanalyse quand elle aura, elle aussi, atteint sa propre histoire.

C. Clément Le Moine

Stock

REFLETS DU MONDE

TRIBUNE DE GENEVE

Auto-stop et bons tuyaux

L'un des charmes de l'auto-stop — le hasard des rencontres — survient-il à l'organisation méthodique de cette activité ? En tout cas, une telle organisation semble rencontrer un grand succès, si l'on en croit le *Tribune de Genève*, qui écrit : « Automobilistes, vous avez des places de libre dans votre voiture et vous aimerez une participation aux frais d'essence... Voyageurs, vous voulez voyager à peu de frais. Auto-Stop Service vous relie à une auto-stop... Cette devise circule depuis la mi-mai dans divers points de la Suisse en lettres noires sur papillon jaunes. Elle émane de Nicole Bénichou, jeune femme de trente-trois ans, d'origine pied-noir, établie à Lausanne (...).

« Je reçois toutes sortes d'offres de demandes », précise Nicole Bénichou. « Les appels proviennent de personnes différentes, toutes par l'âge — entre dix-sept et soixante-seize ans — que par la genre ; automobilistes qui désirent une compagnie (et ne demandent aucune participation aux frais d'essence), passagers à conducteurs qui veulent voyager à moindre prix, parents qui cherchent la sécurité pour leurs enfants (une autorisation pe-

riente est obligatoire pour les mineurs), handicapés (charger de train constitue un problème pour eux). Il y a aussi les hommes en mal d'aventures — que je refuse en leur répondant que je ne suis pas une agence matrimoniale... enfin, ceux qui croient que tout leur est dû et se permettent de changer d'avis au dernier moment. »

« Nicole Bénichou offre deux possibilités de tarif : celui du voyage occasionnel et un forfait vacances de trois mois, qui pourra être élargi à six mois, voire à une année. « Le coût du trajet ne doit pas dépasser la moitié du prix habituel », affirme-t-elle (...).

« Nicole Bénichou, par ailleurs, décide d'adopter à Auto-Stop Service un service parallèle qui s'appelle le *Tuyauterie*. « Il représente l'occasion d'utiliser tout ce que j'ai appris dans divers domaines et d'en faire profiter les autres. Exemples : Toutes les bonnes adresses, comme ce petit hôtel trouvé à Paris, en plein quartier Latin, pour 10 francs suisses par nuit, et même des tuyaux pour du travail. En bref, tous les renseignements sont les bienvenus. »

THE TIMES

Une vision d'apocalypse

Le *Times* quotidien londonien, rendant compte d'un symposium qu'il s'est tenu au *London College of Commerce*, rapporte une vision inquiétante de l'avenir donnée par M. Clive Sinclair, président de la branche britannique de l'association internationale des ardoisés « Mensa ».

« Serons-nous demain des animaux domestiqués, contrôlés par des robots, ou des êtres universels ? », telle est la question que l'on peut se poser après les déclarations de M. Sinclair. Pour ce spécialiste de la microélectronique, il faut à quelques années encore, il faut à des plus gros ordinateurs du monde pour jouer une modestie partie d'échecs (...).

« Mais maintenant un petit jouet de petit prix peut faire de même. A ce rythme, dans les années 2010-2020, des machines de taille très réduite

pourront surpasser le cerveau du cerveau humain. »

« Tout ce que nous pouvons faire pour contrôler nos pensées, nous pouvons le faire pour des robots, ou les faire nous-mêmes. Ils réfléchissent probablement plus vite que nous. Peut-être, seront-ils assez bons pour nous garder comme animaux domestiqués ? »

M. Sinclair garde cependant un bon espoir. En effet, dit-il, dans le futur, « un microordinateur d'un centimètre cube pourrait contenir plus de lignes que l'humanité n'en a jamais produites. Il suffirait donc de le connecter au cerveau humain par une greffe, et de se mettre à la pensée positive y accéder. Nous aurons ainsi à notre disposition tout le savoir humain et pourrions même apprendre à nous en servir (...).

« Si les robots le permettent, bien sûr. »

ИЗВЕСТИЯ

Des cambrioleurs utiles

La police soviétique vient de découvrir un important trafic de fruits et légumes grâce à l'aide involontaire de... cambrioleurs, rapportent les *Izvestia* :

« Une bande de jeunes délinquants, arrêtés par la police de Moscou en possession de la somme considérable de 100 000 roubles (170 000 FF), ont avoué avoir dérobé cet argent en cambriolant l'appartement de la directrice d'un entrepôt d'état de primeurs. Interrogés par les po-

liciers sur l'origine d'une si forte somme, celle-ci devait avouer qu'elle avait détourné le contenu de 47 wagons de marchandises, soit 200 tonnes de fruits et légumes, qui ont été écoulés sans problème au marché noir, dans ce pays où les primeurs constituent une denrée rare. Elle a tué un de ses complices ont été condamnés chacun à 12 ans de camp de travail et à la confiscation de leurs biens. »

LE SOIR

La tour, prends garde !

On n'imaginait plus la ville de Pise sans sa célèbre tour penchée. C'est pourtant le spectacle qui risque nous attendre d'ici quelques années à croire une information que publie le quotidien de Bruxelles *Le Soir*, à propos de l'inclinaison du fameux monument. Le journal écrit : « De plus en plus, les experts s'inquiètent au problème de la tour de Pise, car le monument, vieux de huit cents ans, penche, en effet, de plus en plus :

son inclinaison augmente de un à deux millimètres par an. »

« Selon certains, la tour penchée devrait s'écrouler en l'an 2003 ou 2004. Comment éviter cette catastrophe ? Dès à présent, un groupe de spécialistes va mettre en place un système d'observation pour surveiller le monument et pour traiter le sous-sol spongieux, responsable de son instabilité, sur lequel s'appuie le monument. »